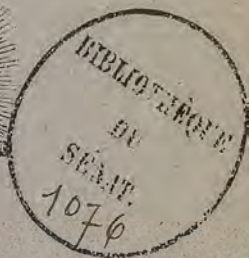


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

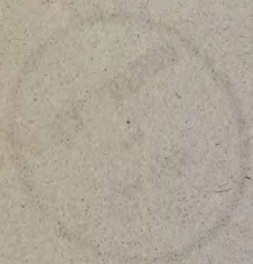


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



RECEIVED

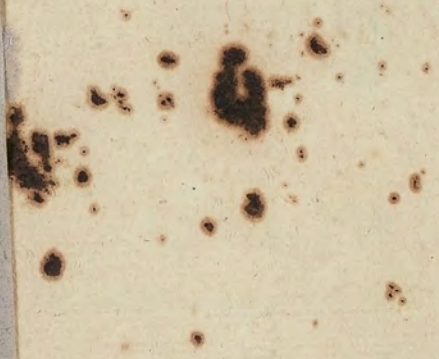



LIBRARY

UNIVERSITY

LES MOEURS DE L'EMPIRE,

COMÉDIE.



~~~~~  
IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.  
~~~~~

Handwritten signature or flourish, possibly reading "J.B." or similar, in brown ink.

LES
MOEURS DE L'EMPIRE,
OU
LES VICES A LA MODE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Pourquoi d'un mot trop franc craindre la nudité
Quand de celle du corps vous faites vanité?

(MOEURS DE L'EMPIRE, act. III.)

Par M. Poux.



A PARIS,
Chez VENTE, Libraire, boulevard Italien.

1815.

PERSONNAGES.

M. RICHEMONT, capitaliste et spéculateur.

Mad. RICHEMONT, son épouse.

FLORIMÈNE, leur fille aînée, jeune veuve retirée de Paris.

ANGÉLIQUE, sa sœur, jeune personne élevée en Suisse.

ERNESTE, propriétaire dans les Etats-Unis, demeurant chez M. Richemont.

COURVAL, spéculateur.

LUCROCOURS, homme d'affaires à Bordeaux.

CINSORET, écrivain périodique, demeurant à Bordeaux.

LABRANCHE, valet d'Erneste.

MONDOR, valet de Courval, auteur d'un mélodrame.

CLORINE, suivante de Mad. Richemont.

La scène est dans une maison de plaisance appartenant à M. Richemont, et située à l'entrée de la ville de Bordeaux sur la route de Paris.

PRÉFACE.

DÉBUTER dans la carrière dramatique , sans aucun titre quelconque , par une comédie en cinq actes et en vers , surtout avec la prétention de vouloir ramener nos mœurs à cette heureuse époque où la franchise de l'expression était un des caractères distinctifs de l'esprit français ; présenter une lumière trop vive dans un siècle méticuleux , où la conscience a besoin d'obscurité , et l'oreille par conséquent d'un langage harmonieux et flat-

teur, c'était une entreprise téméraire, un ouvrage qui ne pouvait sans danger, je crois, supporter l'épreuve de la représentation théâtrale : cependant, comme il me paraît indispensable de connaître l'opinion publique sur le genre de talent auquel on veut s'adonner, et d'être au moins cité par quelque production, s'il arrivait qu'on fût mieux inspiré, j'use par la voie de l'impression de la faculté de mettre le public dans la confiance des observations, peut-être trop vraies, que j'ai faites sur des mœurs qui devront nécessairement changer.

L'on pourra me reprocher d'avoir placé mon principal personnage dans la nécessité de se faire, par un principe d'honneur, des ennemis mêmes d'une famille avec qui l'amour le plus honnête le force à s'unir : je répondrai que cette situation, quoique neuve

au théâtre, n'est point invraisemblable, et que depuis la révolution elle a de nombreux exemples dans la société.

Bien que le lieu de ma scène se trouve à Bordeaux, je déclare que je ne connais personne dans cette ville ; d'où l'on doit justement conclure que mes personnages, qui d'ailleurs n'appartiennent à aucune corporation, sont tous absolument de pure invention : il n'y a donc de positif dans ma fable que le projet prématuré que j'ai conçu de tourner en ridicule cette fausse délicatesse que montrent sur des expressions un peu nues les personnes surtout dont les faits et gestes sont le plus répréhensibles, et de purger nos mœurs de cet esprit de cupidité qui semble avoir tellement tari dans le cœur de ceux qui le possèdent la source des sentimens nobles et généreux, qu'ils ont le funeste avan-

lage de trouver des jouissances dans ces guerres cruelles , dont la seule appréhension était autrefois un deuil public pour nos pères. D'après cette dureté de principes l'amour exclusif de l'intérêt personnel , la ruse , la fausseté perfide ne passent plus pour des défauts horribles ; on les rencontre si généralement , que le plus original , celui avec qui l'on ne peut vivre , qui trouble l'ordre , est précisément l'homme qui veut les signaler et les proscrire : sa franchise énergique , les mots qui peignent le plus à découvert sa trop juste censure , sont autant d'offenses injurieuses chez des gens qui , sachant intérieurement qu'ils ont le cœur gâté , ne veulent entendre parler que de sensibilité avec toute l'innocence d'un langage d'autant plus faux qu'il est plus recherché.

Cependant le véritable honneur ne s'est

jamais éteint en France d'une manière absolue ; car, dans le temps où la nation paraissait entièrement perversie , ce sublime orgueil du cœur, comme un dépôt précieux et sacré , se conservait intact dans des ames privilégiées ; dans celle d'un magistrat intègre , dans celle d'un négociant estimable , dans celle d'un écrivain impartial et plein de probité ; mais c'est surtout dans celle du guerrier, dont la valeur n'eut jamais d'autre but que celui de soutenir l'intégrité, ou de venger l'honneur de sa patrie.

Tout le monde sait que depuis nombre d'années la guerre était devenue l'état habituel de la France , et que beaucoup de gens , d'après cette donnée politique , avaient calculé sans la moindre retenue tous leurs moyens de parvenir : bien plus , dans la persuasion ou plutôt le désir de ne point voir de terme

à cette situation désastreuse , la paix elle-même , par un prodige monstrueux qu'on ne croira jamais dans la postérité , devait être un jour pour eux une calamité publique ; aussi , tandis que le soldat français , dont on abuse si facilement du courage sous le nom enivrant de la gloire , prodiguait hardiment ses jours audehors par un motif désintéressé , d'avides égoïstes ne guerroyaient-ils pas avec non moins d'audace dans l'intérieur pour conquérir plus promptement , au mépris de toute humanité , des richesses immenses et des dignités lucratives ? Alors combien de fois j'ai voulu reprocher à Molière de nous avoir sous des couleurs comiques présenté la misantropie ! Sans doute , me disais-je , si ce grand génie eût existé dans notre siècle il aurait eu des raisons si légitimes de détester les hommes que son Alceste les eût effrayés par la peinture énergique et sérieuse

de leurs cruels défauts , ou plutôt il eût renoncé à tracer ce caractère ; son précieux bon sens l'aurait bientôt averti que , quand le vice est à son comble , il est dangereux de montrer le brusque et trop chaud partisan de la vérité dans une situation propre à exciter le rire : mais rendons grâces au ciel , le temps n'est pas éloigné où ce personnage pourra redevenir sans danger ce qu'il doit être ; car s'il existe jamais une époque assez heureuse où le courroux contre l'espèce humaine devienne même ridicule , ce doit être sous l'ascendant d'un monarque chez qui les qualités qui font chérir l'humanité sont tellement inhérentes à sa personne , qu'il ne dépend pas même de lui d'avoir une volonté contraire à la bienfaisance : espérons donc , puisqu'en France , où la mode a tant d'empire , le véritable bon ton ne s'acquiert qu'à la cour , que par sa salubre influence les vertus

détrôneront les vices , dont le règne s'éteindra
peut-être pour toujours.

Que chacun dans son cœur se dise désormais :

La haine est sous nos Rois étrangère aux Français.

LES MŒURS DE L'EMPIRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE I^{ER}.

Le théâtre représente une terrasse entourée de quelques arbres, et donnant vue sur une promenade publique. Dans le fond du théâtre on aperçoit la maison de M. Richemont.

SCÈNE I^{RE}.

FLORIMÈNE, ANGÉLIQUE.

FLORIMÈNE.

OUI, ma sœur, fiez-vous à mon expérience,
L'homme du sentiment vous montre l'apparence;
Mais si la vérité vous prêtait son pinceau,
Votre raison jamais ne le peindrait en beau.

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous donc m'offrir, sans égard pour mon âge,
D'un pénible avenir le malheureux présage?
Pourquoi dans le séjour des arts et des talens,
Où tout doit inspirer des discours consolans,

De l'homme avez-vous pris une si triste idée ?
 Dans vos ressentimens je vous crois bien fondée ;
 Mais Paris , si vanté par ses plaisirs divins ,
 Donnerait-il à tous ces sinistres chagrins ?

FLORIMÈNE.

Ciel, quel pauvre jargon ! que votre esprit est mince !
 Pour radoter si jeune il faut être en province.

ANGÉLIQUE.

Des plus douces vertus recevant les leçons ,
 Mon cœur ne nourrit point de dangereux soupçons ;
 Je n'ai vu dans la Suisse et depuis mon enfance
 Qu'une aimable franchise et la pure innocence :
 Sans doute il est trop vrai qu'en rentrant dans ces lieux
 De très grands changemens ont dû frapper mes yeux ;
 Mais la bonté de l'âme en amour est si belle ,
 Qu'elle y sera toujours la règle universelle.

FLORIMÈNE.

Oui , d'ennuyeux pédans le disent mainte fois ,
 Et par routine aussi nos antiques bourgeois ;
 Dans les mœurs du jour, loin de tout pathétique ,
 Aimer est à présent un traité de physique ,
 Où le matériel , par l'art analysé ,
 A remplacé l'amour, depuis long temps usé :
 Ainsi l'on n'entend plus nous parler de conquêtes
 Ce dieu jadis prôné qui dérangeait les têtes.

ANGÉLIQUE.

Le langage du cœur n'est-il donc plus connu ?
 Paraît-on ridicule avec l'air ingénu ?

Non , je ne puis me faire à cette indifférence.

FLORIMÈNE.

Apprenez donc que l'homme en toute déférence ,
D'un amour personnel uniquement épris ,
Ne sent hors de son moi que froideur et mépris.

ANGÉLIQUE.

Quoi qu'il en soit , ma sœur , nous devons nous soumettre.

FLORIMÈNE.

Juste ciel ! avec lui c'est trop nous compromettre :
Des femmes comme vous il tire son orgueil ;
Pourquoi dans ses travers lui faire un doux accueil ?
Voyez comme il s'y prend pour gouverner le monde :
En sagesse , en vertu son grand principe abonde ;
Il en remplit ses lois , voulant nous amender ;
Mais son esprit n'agit que pour les éluder ;
Et je crois qu'il faudrait pour le bien de sa gloire
Lui reconstruire à neuf son temple de mémoire.

ANGÉLIQUE.

Puisque tout mon plaisir est un besoin d'aimer ,
Qui le remplacera dans l'art de me charmer ?

FLORIMÈNE.

Sans doute en certain cas la chose est difficile ;
Il peut être en effet un instrument utile ;
Mais sa vertu se borne à cet unique emploi ,
Bien qu'il soit très sujet à nous manquer de foi ;
Car , rentrant au logis harassé de fatigue ,
Satisfait des plaisirs obtenus par intrigue ,

Son épouse aussitôt doit prodiguer ses soins
 En se sacrifiant à ses moindres besoins ,
 A sa mélancolie opposer le sourire ,
 Lui rallumer son feu dans l'instant qu'il expire ;
 Et , si le sort permet de le mettre en santé ,
 Ce superbe monsieur veut être respecté.

ANGÉLIQUE.

De ce triste tableau cachez-moi la lumière ,
 Et qu'ainsi dans l'erreur je suive ma carrière ;
 Pour moi le plus grand mal , prompt à nous accabler ,
 C'est ce raisonnement qui veut tout calculer :
 Si l'homme a des défauts en suis-je donc exempté ?
 Je serai plus aimée étant plus indulgente.

FLORIMÈNE.

Puisque le sentiment a pour vous tant d'appas ,
 Vos plaisirs ne sont plus qu'au-delà du trépas.
 Mettons fin cependant à cette raillerie :
 Quel est l'étrange objet , dites-moi je vous prie ,
 Qui , sur un vieux modèle exprès formé pour vous ,
 Doit rappeler les mœurs des sensibles époux ?
 Où peut-on contempler cette tête céleste ?
 Existe-t-elle enfin ? quel est son nom ?

ANGÉLIQUE avec vivacité.

Erneste.

Croyez-vous maintenant que je nourrisse en vain
 L'espoir de terminer mon louable dessein ?
 Vous n'y pensiez donc pas ?

FLORIMÈNE avec ironie.

Non. Le sujet est rare ;

C'est vraiment un monsieur d'une espèce bizarre.
 D'abord de l'adorer faites-vous un devoir :
 Modeste à sa façon , lui seul a du savoir ;
 Qui jamais aussi loin envers l'objet qu'il aime
 A montré cet amour qu'il se porte à lui-même ?
 Rebelle par humeur aux douces nouveautés ,
 Il va puiser ses mots dans les antiquités ;
 Aussi ce grand esprit , pour outrager l'usage ,
 De termes gros et bas infecte son langage ,
 Et met à ce travail ce goût irrévérent
 Que nourrit dans son cœur la rage d'être franc.
 Ajoutez à cela.....

ANGÉLIQUE l'interrompant.

Soyez plus indulgente ;
 A maltraiter les gens vous êtes trop ardente :
 Si la louange est fade en traçant des portraits ,
 Une satire amère en altère les traits ;
 Sous l'air de vérité perce votre malice ;
 Vous joignez au mensonge un ton plein d'artifice ;
 Très habile à saisir tous les mauvais côtés ,
 A d'autres vous laissez le grand art des beautés.

FLORIMÈNE avec un air mystérieux.

C'est pure bagatelle auprès de sa manie
 Qui de l'hymen le rend le plus mauvais génie,
 Sans doute il ne saurait contracter ce lien ;
 Peut être... Je me tais ; quittons cet entretien

ANGÉLIQUE avec naïveté.

De grâce expliquez-vous ; quel est ce grand mystère ?
 Je souffre en vous voyant garder cet air sévère :
 Quel étrange supplice !

FLORIMÈNE.

Ainsi vous le voulez ?

ANGÉLIQUE impatientée.

Pourquoi tant de retard ? Oui , vous dis-je , parlez.

FLORIMÈNE d'un ton sentencieux et ironique.

Monsieur exprès pour lui , d'une façon nouvelle ,

Prétend , même à la lettre , une femme fidelle...

Tenez , voici Labranche ; avec du gros bon sens

Il vous expliquera ces mots réjouissans :

Valet d'un misantrope , il en a la tournüre ;

C'est un autre lui-même..... O la triste figure !

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE , LABRANCHE.

LABRANCHE à part, en voyant sortir Florimène.

Le monde eût-il un terme en ce corps féminin ,
Je verrais de sang froid finir le genre humain.

ANGÉLIQUE qui l'a entendu lui dit malignement.

Ne puis-je prendre part dans la douce pensée
Qu'en regardant ma sœur vous avez énoncée ?
Répondez-moi , Labranche ; auriez-vous de l'humeur ?

LABRANCHE après un repos.

Pour conserver intact notre fragile honneur

Les sages nous ont dit qu'à moins d'un grand miracle
 La femme à ce dessein met un terrible obstacle :
 Il en est cependant que je puis excepter ;
 Mais le nombre est petit , très facile à compter

ANGÉLIQUE avec une douce ironie.

D'être au rang des cœurs purs serais-je assez heureuse ?
 Je deviens indiscrete ; oui , ma place est douteuse.

LABRANCHE.

Non , certes ; franchement je dois vous avertir
 Que mon maître sans vous pourrait fort bien périr ;
 Vous seule dissipez , rassurant sa tendresse ,
 Ces dangers qu'on doit craindre auprès de votre espèce.

ANGÉLIQUE.

Quel que soit mon respect pour sa sincérité,
 Je répondrai pourtant que notre honnêteté,
 Par ses préventions trop souvent mise en doute ,
 Est un travers d'esprit que dans lui je redoute.

LABRANCHE.

A sa folie il est si peu de guérison
 Qu'un docteur, fût-il sage , y perdrait sa raison :
 Vous seule avec succès vous en feriez la cure ;
 Mais grâce s'il vous plaît à l'humaine nature.

ANGÉLIQUE.

Sur sa façon de voir je cherche à m'abuser,
 Et mon cœur avant tout consent à l'excuser :
 Ne doit-il pas aussi , par un soin salutaire ,
 Modérer sa critique à l'égard de ma mère ?

Pour remplir tous ses vœux que puis-je concevoir
Si contre elle en parlant il détruit mon espoir?

LABRANCHE.

Mademoiselle, il faut...

ANGÉLIQUE l'interrompant.

Qu'à mes avis docile
Il prenne un autre ton, un esprit plus facile;
Qu'il sache qu'au devoir sacrifiant l'amour
Je veux qu'il plaise à ceux qui m'ont donné le jour:
Son inconstante humeur me cause des alarmes;
Je crains qu'elle ne soit la source de mes larmes.

(Appercevant Erneste.)

Le voici qui s'avance, et j'évite ses pas,
Quoique son entretien ait pour moi des appas.

(Elle sort en regardant Erneste avec affection.)

SCÈNE III.

ERNESTE, LABRANCHE.

ERNESTE tenant à la main un livre des comédies de Molière.
(Occupé à lire, il n'a pas vu sortir Angélique.)

Guidé par la raison, ingénieux Molière,
Dans les replis du cœur tu portes la lumière:
Honteux d'être éclairés, ils seraient malfaisans
Si ta verve en ses traits ne les rendait plaisans.

LABRANCHE à Erneste qui ne l'a point vu.

Angélique, monsieur, m'a chargé de vous dire...

ERNESTE se retournant avec vivacité.

Que dis-tu d'Angélique ? Ah , combien je l'admire !

LABRANCHE d'un ton railleur.

Elle était dans ces lieux , à ne vous rien céler.

ERNESTE.

Mon unique désir était de lui parler ;
Tu la laisses partir quand tu sais qu'à sa vue
Du plus tendre intérêt mon ame est toute émue.

LABRANCHE.

Je crois qu'elle a raison , même plus qu'il ne faut ;
Car votre amour, dit-elle , est souvent en défaut :
Aussi devriez-vous , laissant les épigrammes ,
Prendre quelque repos sur la vertu des femmes ,
Et surtout , à sa mère en offrant votre aspect ,
Dans vos discours flatteurs être moins circonspect.

ERNESTE.

Eh le puis-je ! Comment... C'est une barbarie
Que d'exiger de moi cette galanterie.

LABRANCHE.

Vous devez cependant , monsieur , la ménager ;
A la flatter aussi je veux vous engager :
Eh ! de grâce avec elle ayez un doux langage ;
Surtout point de ces mots qu'on prend pour un outrage.

ERNESTE.

J'en suis bien convaincu ; mais de mon naturel
Comment vaincre , dis-moi , l'ascendant trop réel ?

Même au prix de mon sang je voudrais Angélique ,
 Sans altérer pourtant la plus saine logique :
 Puis-je concilier ces élémens divers ?
 De monsieur Richemont je blâme les travers ;
 Par son esprit galant madame m'épouvante ;
 Florimène encor plus sans cesse me tourmente :
 Cependant à l'amour je dois sacrifier !
 Angélique , à quel dieu faut-il me confier ?
 Ah ! loin de tous parens si vous m'étiez unie ,
 La crainte de mon cœur serait bientôt bannie.

L A B R A N C H E avec ironie.

Ainsi monsieur, voulant en agir sagement,
 Convoque la famille aux bords du monument.

E R N E S T E.

Ma situation n'est-elle pas pénible ?
 Changer mon caractère est-ce chose possible ?
 Dès l'enfance élevé dans les Etats-Unis ,
 Des flatteurs je n'ai point le séduisant vernis ;
 J'ai puisé cette humeur, qui contre eux me déchaine ,
 Dans Montaigne , Boileau , Molière et La Fontaine :
 Le troisième surtout fut sans cesse avec moi ;
 L'étudier ici fait mon unique emploi ;
 Bien plus , en écolier tout rempli de son maître ,
 Dans tous nos entretiens je le fais comparaître.

L A B R A N C H E.

J'aime beaucoup Molière ; oh ! je l'entends fort bien ,
 Quoique dans vingt auteurs je ne comprenne rien.

ERNESTE.

Si malgré moi le sort a depuis quinze années
 Chez monsieur Richemont fixé mes destinées ,
 Combien j'ai dû souffrir de voir tous ses travers !
 Néanmoins autrefois il les tenait couverts ;
 La révolution a déchiré le voile ,
 Et l'a livré sans honte à sa funeste étoile.

LA BRANCHE.

De votre père on dit qu'il fut l'associé.

ERNESTE.

Je fus par ce motif à ses soins confié ;
 Car mon père , jadis gérant à Baltimore
 Leur illustre maison , qu'on y respecte encore ,
 M'envoya près de lui , d'après leur union ,
 Achever en tout point mon éducation.
 La mort m'ayant ensuite enlevé ce bon père ,
 Retenu dans ces lieux par l'infamie guerre ,
 Je chargeai dans Paris un très riche banquier
 D'exercer tous mes droits , ce qu'il fit volontier :
 J'avais en son honneur d'autant plus confiance ,
 Que , dans des temps de trouble exilé de la France ,
 De mon père il obtint dans les Etats-Unis
 Des secours qu'il tient même audessus de tout prix.
 De très fort capitaux , grâce à son ministère ,
 De Baltimore alors furent en Angleterre :
 Là pour de grands proscrits tu connais mon amour ;
 Tu sais qu'en France enfin j'espère leur retour.

LABRANCHE avec vivacité.

Dans les emprunts qu'ils font (la chose est peu commune)
Vous avez , j'en suis sûr , placé votre fortune.

ERNESTE.

Je ne m'en repens pas.

LABRANCHE.

J'ai bien peur que Courval
N'ait su ce grand secret : il est votre rival ,
Bien qu'il cache à vos yeux , cela par politique ,
Le plan qu'il a conçu sur la main d'Angélique ;
Craignez , tout en disant qu'il est de vos amis ,
De vous voir par ses soins là dessus compromis

ERNESTE.

D'un procédé si noir serait-il bien capable !
Cela ne se peut pas , non qu'il soit estimable ,
Car des travers du jour il est le grand prôneur ;
Hypocrite , intrigant , ardent spéculateur ,
De monsieur Richemont il flatte la manie ,
Et dans tous ses trafics avec lui s'associe :
C'est un de ces enfans dont l'éducation
Eut pour seul précepteur la révolution.

LABRANCHE

C'est même un séducteur ; car déjà l'on proclame
Que monsieur le chérit par ordre de sa femme.
Loin d'être comme vous toujours prêt à blâmer ,
Il n'est pas jusqu'à vous qu'il ne veuille charmer :
S'il est votre rival vous avez tout à craindre.

ERNESTE.

Mais quand il le serait suis-je donc tant à plaindre ?
D'Angélique à moi seul le cœur s'est confié ;
Sans ce soin si touchant de sa tendre amitié ,
Et qui rend à coup sûr mon ame bien meilleure ,
Dès long temps j'aurais fui cette triste demeure :
Ce fut là mon projet lorsqu'un évènement
Le renversa bientôt ; et par enchantement
Angélique parut , arrivant de la Suisse ,
Sous le simple appareil d'une aimable novice ;
Sa voix douce, touchante, et surtout deux grands yeux
M'ont cond mné depuis à périr dans ces lieux.

LABRANCHE.

Puisqu'elle a ce pouvoir sur votre caractère ,
Que lui parler, monsieur, soit votre unique affaire.

ERNESTE.

Mais l'esprit de sa sœur, satirique et méchant ,
Ne met-il pas obstacle à ce tendre penchant ?
Depuis un mois, grand dieu ! craignant sa médisance ,
Mon amour s'est réduit au plus profond silence :
Angélique le veut, et mon cœur s'y résout ;
J'en deviens plus mauvais, je contredis sur tout ;

(Avec humeur.)

Oui, c'est plus fort que moi ; je ne puis me contraindre.

LABRANCHE.

Mais j'aperçois son père ; efforcez-vous de feindre.

ERNESTE.

Sors,

LABRANCHE.

Je reste, monsieur ; j'ai le plus grand soupçon
Que vous aurez ici besoin de ma leçon.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS , M. RICHEMONT.

M. RICHEMONT dépliant les journaux qu'il vient de recevoir.

Nous n'aurons pas la paix ; qu'en pensez-vous , Erneste ?

ERNESTE froidement.

Je n'en sais rien, monsieur.

RICHEMONT avec chaleur.

Oh ! moi je vous l'atteste.

ERNESTE avec ironie.

Si le ciel était juste il rendrait tout goutteux
Ces cruels insensés, soit dit ambitieux.

LABRANCHE tirant Erneste par son habit.

(A part.)

Fort bien ; mais ce n'est pas ce qu'il fallait lui dire.

RICHEMONT avec ironie à Erneste.

Très sérieusement ? Oh non ; vous voulez rire :
Voici du bon.

LABRANCHE à part.

Tant pis.

(15)

RICHEMONT.

O séduisant espoir!

ERNESTE.

Quel est ce grand bonheur qui peut vous émouvoir?

RICHEMONT.

Guerre affreuse, monsieur, entre les publicistes:
Des haines des états ce sont de vrais copistes.

(Continuant de lire.)

Certes, j'ai bien raison; on s'attend au blocus.

ERNESTE voulant parler.

(Avec humeur.)

Quoi! toujours vous voulez...

LABRANCHE l'arrêtant avec promptitude.

(A part.)

Hé! passez là dessus.

RICHEMONT cessant de lire.

(A Erneste.)

Tenez, soyons d'accord; bénissons la fortune,
Et de grâce laissons la morale importune:
Que ne vous réglez-vous sur notre ami Courval?
Il suit tous mes conseils.

LABRANCHE avec candeur.

Voilà le principal:

Mais mon maître, monsieur, y parviendra sans doute;
Il n'aspire aujourd'hui qu'à suivre votre route.

RICHEMONT.

Qu'il quitte son Molière, ainsi que maint auteur,
Et comme moi devienne un grand spéculateur.

(A Erneste qui se contraint , et retenu par Labranche.)

Votre père , monsieur , avait une autre tête ;
Oseriez-vous penser qu'il ne fût pas honnête ?
Il vous avait laissé de très bons capitaux ,
Qui devaient suivant moi parvenir à Bordeaux ;
Ciel ! qu'en avez-vous fait ? D'après votre manière
Vous les aurez perdus en commentant Molière :
On dit qu'à Baltimore un très riche banquier
Vient de faire faillite ; il serait singulier...

ERNESTE.

(Avec vivacité)

Que ce fût le mien ?

RICHEMONT.

Oui ; j'ai tout lieu de le croire ;
Car d'après votre esprit je prévois votre histoire.

ERNESTE.

Eh ! pourquoi sans raison venez-vous m'alarmer ?

RICHEMONT.

C'est que dans un tel cas vous pouvez présumer
Que mon engagement de vous donner ma fille
Vous serait contesté par toute sa famille.

ERNESTE.

Comment , sans égard...

RICHEMONT.

Ah ! vous l'auriez mérité.

(Avec ironie.)

Vous vous croyez exempt de toute urbanité.

ERNESTE avec chaleur.

D'Angélique, monsieur, rien ne peut me distraire ;
Vous me l'avez promise.

RICHEMONT.

Oh ! c'est une autre affaire.

ERNESTE.

Votre parole enfin ?

RICHEMONT.

Paix ; quelqu'un s'avance ici :
C'est l'adroit Lucrocours, fort honnête homme aussi.

ERNESTE avec un geste impérieux.

Sors donc.

LA BRANCHE sortant avec humeur.

Tant pis pour vous.

SCÈNE V.

ERNESTE, RICHEMONT, LUCROCOURS.

LUCROCOURS faisant semblant d'être importun.

Messieurs, je me retire ;

Je puis être de trop.

M. RICHEMONT.

Allons, vous voulez rire.

LUCROCOURS à M. Richemont d'un ton flatteur.

Ce jour-ci sera chaud ! Mais quel air de santé !
J'admire les effets de votre probité !
Je le dis sans malice , en pleine connaissance ,
D'un cœur content de soi voilà la récompense !

RICHEMONT satisfait , à part à Erneste.

Vous l'entendez , monsieur ; il est observateur.

ERNESTE à Richemont , bas.

Par défaut de mémoire il est souvent menteur.

RICHEMONT haussant les épaules , s'adressant ensuite à
Lucrocours.

Moi je vous tiens , monsieur , pour un très habile homme ;
Loyal , quoique rusé , partout l'on vous renomme ;
Nul ne sait mieux que vous manier les esprits ,
Montrer sous un beau jour la liste aux grands profits ,
Imaginer , poursuivre et finir une affaire ,
A chacun des traitans donner l'avis contraire ,
Et , d'un mensonge adroit avec naïveté ,
D'un gain parfois douteux masquer la vérité :
C'est ainsi que , d'espoir aimant à nous reparaitre ,
Par vous un même objet change vingt fois de maître.

LUCROCOURS avec un air humble.

Vous me flattez , monsieur.

ERNESTE avec ironie.

Non ; je ne le crois pas.

LUCROCOURS.

Je viens vous proposer , même au taux le plus bas ,

Quarante mille francs en dépôt à l'année :
Le prêteur doit ici venir dans la journée.

RICHEMONT.

Comment se nomme-t-il ?

LUCROCOURS.

Devinez s'il vous plaît.

RICHEMONT.

Mon crédit est si grand.... Je ne puis...

LUCROCOURS.

Cinsoret.

RICHEMONT.

J'accepte volontiers : c'est mon ami d'enfance ,
Et quoiqu'il soit auteur, il s'entend en finance.

LUCROCOURS.

Je ne l'en blâme point ; tout le monde est d'avis
Qu'il assigne au talent un légitime prix.

ERNESTE.

Vantez dans lui son goût et son esprit critique ;
Dites qu'il est disert , plaisant et satirique ;
J'en suis d'accord, messieurs; mais n'allons pas plus loin ;
De son honneur surtout prenez un peu de soin :
Je sais bien qu'au théâtre il loue avec justice
Des acteurs de mérite (et non par avarice) ;
Mais sur eux pouvait-il prononcer autrement ?

LUCROCOURS.

On saurait bien répondre à ce froid argument

S'il ne s'agissait pas d'une plus grande affaire.

(A Richemont avec chaleur.)

J'admire en vérité votre judiciaire ;
Vous savez tout prévoir ; le blocus général
Vient de m'être annoncé par notre ami Courval :
La querelle qu'on fait au congrès d'Amérique
Par ce moyen va prendre un aspect plus tragique ,
Et chasser de nos ports leurs vaisseaux ennemis.

RICHEMONT avec joie.

Ce qui m'en plaît le plus ce sont les beaux profits
Qu'assure à nos achats cette grande mesure.

LUCROCOURS.

Avec un vrai plaisir j'en accepte l'augure !
Qu'ainsi le ciel sur eux répande tous ses maux ,
Puisqu'ils sont ennemis du plus grand des héros !

ERNESTE.

Sois ardente de l'or, que tu nous rends à plaindre
Si pour mieux t'appaiser la pitié doit s'éteindre !

(Avec ironie.)

Oui , les Américains, grâce à vos achats,
Devraient être rayés du nombre des états.

RICHEMONT.

Quel que soit le motif qui contre eux nous déchaine,
En bon Français, monsieur, partagez notre haine.

ERNESTE.

Par la cupidité comme vous dominé,
Je serais de la guerre à jouir condamné !
Non ! L'intérêt ne peut remplacer dans mon âme
Le principe caché qui rend exempt de blâme.

LUCROCOURS.

Apprenez que jamais dans les cas épineux
On ne m'a vu manquer aux devoirs rigoureux.

ERNESTE.

Eh! cela seul, monsieur, établit-il l'honnête?
Il est un autre bien que votre honneur de tête.

RICHEMONT.

Votre morale ici vient très mal à propos:
Oui, tout autre que moi vous montrerait le dos.

LUCROCOURS en colère et avec aigreur.

Nous connaissons, monsieur, l'esprit d'insuffisance
Qui dans tous vos pareils, par cause d'impuissance,
Attaque sottement les grands spéculateurs:
Ce sont de tristes gens ces vains déclamateurs
Qui, toujours envieux, pauvres de leur nature,
Blâment notre industrie en la taxant d'usure!
Eh, parbleu! je les vois ces petits avortons!
N'ont-ils pas l'impudeur de se donner des tons,
Quoique pour tous moyens un jargon pitoyable
Soit de leur sot orgueil la source intarissable?

RICHEMONT serrant la main de Lucrocours.

A ce beau mouvement je vous reconnais bien!

ERNESTE.

Pour votre honneur, messieurs, cessez cet entretien:
Vous portez à tel point l'égoïsme barbare
Qu'au moins en dureté vous surpassez l'avare;

Encor si vous l'étiez : mais non ; je vois chez vous
Briller ces ornemens dont les yeux sont jaloux.
D'un honnête intérêt le produit légitime
Serait le bon moyen d'acquérir de l'estime :
Fi donc ! il vaut bien mieux , dans sa cupide ardeur ,
Affamer le public pour être accapareur.

(A Lucrocours qui rit de pitié.)

Riez , monsieur ; fort bien , vantez votre doctrine ;
Elle est digne vraiment du goût qui vous domine.

LUCROCOURS froidement , avec méchanceté.

Vous êtes bien , monsieur , entiché des Anglais.

ERNESTE.

Et vous dans vos calculs l'êtes-vous des Français ?

RICHEMONT haussant les épaules.

(A Erneste.)

(Voyant sa femme.)

Vous n'y connaissez rien : d'un esprit plus tranquille
A ma femme qui vient montrez-vous plus docile ;
Autrement.... Il suffit.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS , Mad. RICHEMONT.

Mad. RICHEMONT d'un ton léger.

Je viens très à propos
Dans vos mortels calculs vous donner du repos :
Apprenez donc un fait tellement incroyable
Qu'à moi-même il paraît une espèce de fable ;

Un mélodrame enfin du genre le plus noir
A nos Variétés sera joué ce soir.
L'auteur, (le croirez-vous !) se plaisant au service ,
Chez Courval notre ami prend ce noble exercice.

ERNESTE avec ironie.

Que m'importe qu'un fat, malheureux barbouilleur,
Grâce à notre sottise ait pu se faire auteur :
Un tel homme autrefois eût été ridicule ;
Aujourd'hui de Corneille il est le digne émule.

Mad. RICHEMONT à Erneste avec pitié.

Chaque jour je vous vois toujours plus singulier.

(A son mari d'un ton d'autorité.)

Mais je m'adresse à vous, monsieur le trésorier ;
Il me faut de l'argent pour objet de parure ;
Peu de chose il est vrai ; perles et garniture ;
Mille louis à peu près. Le cas est important ;
Contre vous l'on médite un projet insultant ;
La jalousie en veut à votre renommée :
Florise, cette folle, et d'orgueil enflammée,
Par un luxe inoui prétend me surpasser ;
Ce soir même au théâtre elle veut m'éclipser.
Souffrirez-vous, monsieur, une trame si noire ?
Car l'encens qu'on vous donne est celui de ma gloire ;
Et si je n'avais pas certaine affection
Vous seriez loin de moi sans réputation.

LUCROCOURS.

Madame a-t-elle tort ? Votre immense fortune
Doit triompher en tout d'une lutte importune :

Quel honneur , selon moi , d'être en tous lieux cité
Comme ayant le bon goût de parer la beauté!

Mad. RICHEMONT.

Vous me touchez , monsieur ; si j'étais financière
Je n'emploirais que vous en semblable matière.

ERNESTE avec ironie.

Ce monsieur parle , agit , le tout par intérêt :
Il est là pour flatter et faire ce qui plaît.
De l'argent il connaît le prix et le mérite ,
Et Barème en a fait un galant hypocrite :
Néanmoins du bon sens il tient le vrai flacon ;
De plus il est sincère... Eh , n'est-il pas gascon!

LUCROCOURS à part , avec colère .

Impertinent censeur ! ennuyeux personnage !

Mad. RICHEMONT.

Eh de grâce , messieurs , laissez ce verbiage !

(Avec affectation .)

Pour de plus beaux motifs usons d'empressement ;
Le temps est précieux , et point d'amusement :
Il faut songer au soin d'embellir ma toilette ,
Sur la mode du jour consulter la gazette.

(A son mari .)

Vous , mon cher financier , vous êtes prévenu
Qu'avec l'argent toujours vous serez bien venu.

(A Erneste .)

Vous m'accompagnerez , l'homme aux belles maximes ;
Mais respectez au moins mes penchans légitimes.

(Tandis qu'elle présente sa main à Erneste , qui est réveur ,
Lucrocours la prend. Ils sortent ensemble .)

(25)

ERNESTE à part.

Est-ce à moi qu'elle parle!... en puis-je encor douter!
Faut-il que mon amour me force à l'écouter!

(Il sort.)

SCÈNE VII.

M. RICHEMONT seul.

Faisons dire à Courval qu'il doit ici se rendre;
Sur la guerre avec lui j'ai besoin de m'entendre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I^{RE}.

CLORINE seule.

(Regardant derrière elle.)

COURVAL me suit, dit-il; pourtant il ne vient pas.
Notre bonne Angélique et ses divins appas
Ont enflammé ses sens d'une ardeur peu céleste;
Le voilà donc rival de ce monsieur Erneste,
Qui contre nos vertus nourrit certain soupçon
Que je voudrais punir de la bonne façon.
Angélique à ces fins, et par mon stratagème,
Croira trouver ici ce triste objet qu'elle aime;
Et, de Courval voyant le ton doux et flatteur,
Va de la vanité connaître la douceur.
L'on vient; est-ce Courval? Non; c'est monsieur Labranche.
Il est bon homme lui, mais d'une humeur trop franche:
Comment! il deviendrait..... Je ne jure de rien;
Car c'est une façon d'époux parisien.

SCÈNE II.

CLORINE, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Je te trouve à propos, dans l'amour qui me presse
Je viens pour te donner des leçons de sagesse.

C L O R I N E.

Toi !... Je te le redis , si tu veux m'épouser
Dispense-toi du soin de me moraliser :
Tu ne possèdes rien ; ainsi tu dois te taire ,
Ou , pour être écouté , chercher toujours à plaire.
Je suis riche , jolie... et sage... tu le sais ;
En paroles d'ailleurs je ne trompe jamais.

L A B R A N C H E.

A l'égard de tes biens , si je pense à la chose ,
De l'honneur en cela tu compromets la cause.

C L O R I N E.

Ma vertu fut toujours un miracle en tous points ;
Des modes l'art décent reçut mes premiers soins ;
Aussi me crois-je bien honnête et même intacte.

L A B R A N C H E.

Comment ! avec le diable aurais-tu fait un pacte ?
Quand chez vous la nature agit par abandon ,
D'un droit surnaturel as-tu reçu le don ?
Sais-tu bien qu'aujourd'hui , dans le plus beau langage ,
C'est manquer de savoir qu'être agnès à ton âge.

C L O R I N E.

Ne va pas plus avant ; cesse de m'insulter :
La science est mon fort , et l'on n'en peut douter.
(Voyant Labranche qui se promène en se frottant le front.)
Mais , dis-moi , ton cerveau manquerait-il de force ?

L A B R A N C H E.

Avec le sens commun que n'a-t-il fait divorce !

Insensible à la honte, en se voyant flétrir
 Mon front peu délicat n'aurait point à rougir :
 Je crains fort l'avenir ; le passé m'épouvante ;
 La femme à nous tromper n'est que trop diligente :
 Oui, ton sexe est pour nous un ravisseur cruel
 Qui nous prend jour et nuit même l'essentiel,
 Ce précieux honneur qu'envers vous peu féconde
 La sagesse départ aux hommes dans ce monde.

C L O R I N E.

Vrai singe de ton maître, et d'un ton dédaigneux
 Prétends-tu comme lui faire le pointilleux ?
 Son esprit il est vrai se montre fort habile ;
 Mais tous ces gens instruits, peuple très indocile,
 Ne semblent à mes yeux que des persécuteurs,
 Qui de nos actions s'établissent censeurs ;
 Il me faut un mari d'une bonté crédule..

L A B R A N C H E avec humeur.

Qui sache aveuglément avaler la pilule.
 Tiens, brisons là dessus. Erneste a-t-il donc tort
 Si, voyant ta maîtresse, il tremble pour son sort ?
 Quel exemple, grands dieux, pour la fille qu'il aime !
 Dans son cœur délicat quel embarras extrême !

C L O R I N E avec un air de candeur.

Qu'a donc de singulier madame Richemont ?
 C'est une dame aimable et d'un savoir profond,
 Qui soumet tous les cœurs à sa douce influence.
 Son époux affectant beaucoup d'indifférence,
 Elle cède au pouvoir de la nécessité
 En répandant ailleurs sa charmante gaité.

Dans des soucis rongeurs veut-on qu'elle trépasse ?
Quand nos goûts sont décens , et surtout avec grâce ,
Il faudrait bien avoir l'esprit des plus mal faits
Pour s'en effaroucher et le trouver mauvais.
Tu frémis ; mon discours te serait-il funeste ?
Ah ! c'est porter trop loin ton zèle pour Erneste.

(Apercevant Erneste.)

Le voici tout colère ; évitons son dépit.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

ERNESTE, LABRANCHE.

(Labranche, pendant le discours de Clorine se promenant avec une humeur noire et concentrée, ne l'a point vu sortir, ni ne voit point entrer son maître.)

ERNESTE entrant en scène sans voir Labranche et se parlant à lui-même.

Désormais tout espoir me devient interdit !
Que n'ai-je point tenté, craignant de leur déplaire !
L'homme franc cherche en vain l'art de se contrefaire ;
Il est à ce dessein de tristes contre-temps !
Tantôt c'est un flatteur ; là d'avidés traitans.
Ici dans son devoir l'autre est-il corruptible ,
Hé bien ! par de grands mots il se dit né sensible !
Pour colorer un vice il est tant de raisons !

LABRANCHE entendant ces dernières paroles.

Aussi de la quitter j'ai des démangeaisons.
Par quels motifs affreux son adresse ingénue
Des revers de l'hymen s'est bientôt défendue !

ERNESTE sans faire attention aux discours de Labranche.

Quel que soit mon amour, je ne puis être heureux ;
 Chaque pas que je fais rend mon bonheur douteux.
 Que du fâcheux babil l'éternelle éloquence
 Etablisce chez moi sa maligne influence ;
 A ces cruels momens je suis bien décidé :
 Mais que sera-ce donc lorsqu'enfin obsédé
 Ces dames , à l'envi disputant la parole ,
 De leur savoir galant voudront tenir école ?
 Oui , malgré ses vertus ma femme à leurs discours
 Dans un art suborneur fera son premier cours.

LABRANCHE.

Qui le sait mieux que moi!... c'est un cruel martyr,
 Et même à mes dépens je peux bien vous le dire ;
 Car d'avoir une femme autrefois j'eus le tort ,
 Puisqu'elle et mon honneur étaient fort peu d'accord ;
 Et si je ne craignais d'en remuer la cendre...

ERNESTE.

Parle ; je suis charmé là-dessus de t'entendre.

LABRANCHE.

Vous saurez que , sensible à l'amour du prochain ,
 Elle compatissait aux maux du cœur humain :
 Indulgente envers tous jusques à la faiblesse ,
 Elle ne péchait point par excès de rudesse ,
 Et même quelquefois , forte de passion ,
 Son cœur s'ouvrait trop vite à la séduction.
 De la galanterie elle touchait à l'âge ,
 Le temps lui préparait vingt-cinq ans en partage :

O terme trop fatal à l'honneur des maris!
 Le mien à telle époque était fort compromis :
 Je m'étais sur sa foi , par une humeur légère ,
 Absenté du logis durant l'année entière.
 Craintive sur l'effet d'un tendre égarement ,
 Ma femme alors m'ayant rappelé poliment ,
 Je vis bien que sans moi cette épouse féconde
 De petits citoyens savait grossir le monde ;
 De père en peu de temps je reçus qualité ,
 Et cela , je le dis , sans l'avoir mérité.
 Je refusai d'abord ce vain titre d'usage :
 La justice intervint , m'appliqua son adage.
 En vain pour l'éviter mon droit fut débattu :
 J'aurais dû , me dit-on , PROTÉGER SA VERTU.
 Le diable , qui souvent des affronts nous console ,
 Non sans peine un matin lui reprit la parole ;
 Et , rendant l'ame enfin avec emportement ,
 Le ciel se rembrunit à son dernier moment.
 Je la pleurai si fort que dès l'heure fatale
 J'oubliai de bon cœur l'union conjugale.

ERNESTE avec ironie.

C'est un ordre d'en haut..... Mais je te trouve un air
 Qui semble avec des grands te faire aller de pair.

LABRANCHE.

Sur ce point chatouilleux raillez tout à votre aise ;
 Ma réputation n'en est pas moins mauvaise.

ERNESTE avec ironie.

Peux-tu t'en offenser ? Quels que soient tes aïeux ,
 Regarde devant nous , et rends grâces aux dieux.

LABRANCHE.

Les exemples, monsieur, sont pour moi peu de chose ;
 Je ne crains pas pourtant qu'ici de moi l'on glose ;
 Car chacun là-dessus prend gaîment son parti ,
 Et semble avec sa femme un jaloux converti .
 Faisons trêve un moment à la plaisanterie :
 Est-ce chose impossible , en grâce je vous prie ,
 De brider, même un jour, votre indocile humeur ?
 Montrez-vous quelque temps complaisant et flatteur ;
 Vous plairez, j'en suis sûr ; vous aurez Angélique :
 Une fois marié.... faut-il que je l'explique ?
 Ne serez-vous pas maître , et sans être jaloux ,
 De la sortir d'ici , d'en disposer pour vous ?

ERNESTE.

Tu raisones , je crois , d'une manière honnête.

LABRANCHE portant la main au front.

Je me vante d'avoir une très forte tête.

ERNESTE.

Il faut absolument que pour ce grand projet
 Avec elle j'obtienne un entretien secret.

LABRANCHE.

Eh ! voilà le calmant qui contient votre bile !
 Encor si vous étiez ensuite plus docile !

ERNESTE avec vivacité.

Cours, cherche à lui parler ; au nom de mon amour.
 De sa tendresse obtient qu'avant la fin du jour

Je puisse ouvertement sur mon ardeur nouvelle ,
Sans témoin , dans ces lieux , m'expliquer avec elle.
Qu'elle consente au plan que nous avons formé ;
Tu verras un censeur bien plus que réformé.

LABRANCHE.

Si mon esprit, monsieur, produit ce grand miracle ,
A vos tendres désirs je ne vois plus d'obstacle.
Je pars. Voici Courval ; tâchez de lui parler ;
Il saura vous instruire à bien dissimuler.

(En sortant il voit Mondor qui prend du tabac avec fatuité ; il met la main dans sa tabatière , et souffle sur ses doigts à son nez en haussant les épaules.)

Cette espèce de gens n'est ardente qu'à nuire.

SCÈNE IV.

ERNESTE, COURVAL, MONDOR.

MONDOR faisant semblant de courir après Labranche , et s'arrêtant quand Labranche se retourne.

Impudent!.. je vais..... non.....

COURVAL à part à Mondor , voyant Erneste.

A-t-elle voulu rire ?

Erneste au rendez-vous où Clorine prétend

Qu'Angélique avec moi doit se rendre à l'instant!...

Quoiqu'il soit mon rival faisons-lui politesse.

(S'avancant près d'Erneste qui se promène sans le voir.)

Erneste , mon ami , pourquoi cette tristesse ?

ERNESTE froidement.

Je vous suis obligé de votre attention.

COURVAL.

Je plains l'effet, monsieur, de votre passion :
Le sort, en vérité, me paraît bien bizarre
De vouloir réunir ce que l'humeur sépare !
Car votre esprit jamais pourra-t-il s'accorder
Avec des gens qu'il doit sans cesse gourmander ?
Quel que soit votre amour pour la belle Angélique,
J'ai bien peur qu'il ne puisse être mis en pratique.

ERNESTE.

Et d'où vous naît, monsieur, un pareil sentiment ?

COURVAL.

Des travers qu'en ces lieux vous blâmez vainement.
Si le ciel m'eût donné votre grand caractère
J'aurais déjà rompu ; je le dis sans mystère.

ERNESTE.

Oubliez-vous, monsieur, que ce sont vos amis ?

COURVAL.

Puis-je voir avec eux vos talens compromis ?
N'est-il pas révoltant de savoir dans le monde
Qu'avec les qualités dont votre esprit abonde
Vous soyez à Bordeaux sans état, sans emploi ;
Tandis que pour des vers, et d'assez mince aloi,
Où j'ai chanté, monsieur, la guerre de Russie,
Un poste lucratif pour moi se négocie ?

(Il tire une lettre, et semble la lui donner.)

Observez cet écrit ; le fait est très certain.

ERNESTE.

Oh ! de vous démentir je n'ai pas le dessein.

COURVAL.

Si vous voulez enfin obtenir une place
Il n'est rien en ce cas que pour vous je ne fasse.
Abandonnez ces lieux, rendez-vous à Paris ;
C'est là que le talent obtient un digne prix !
J'ai des amis puissans qui vous feront connaître ;
Un homme comme vous parvient toujours à l'êtré.
De votre avancement vous me voyez jaloux ;
Je vous le dis de cœur... Hé bien ! qu'en pensez-vous ?

ERNESTE rompant le silence avec chaleur.

Juste ciel ! d'un faux zèle affectant la grimace,
J'irais, flatteur outré, mendier une place !
Egalier s'il se peut Licidor l'intrigant ,
Solliciteur mielleux, dans tout poste arrogant ,
Qui fuyant de l'honneur la présence importune ,
Dans l'usurpation encense la fortune !
L'état le plus affreux devrait-il m'accabler !
Jamais ces vains désirs ne pourront me troubler.

COURVAL.

Erneste, y pensez-vous ? quel langage horrible !
Ce courroux, je le crois, peut vous être nuisible.

ERNESTE avec un sang froid forcé.

Parlons bas. Il est sûr que, voulant un emploi
Près d'un sujet qui règne au mépris de son Roi ,

Je dois, même à ses pieds, flagorner l'injustice,
Et de tous ses excès me rendre ainsi complice.

COURVAL.

Eh! qu'importe, monsieur? le Roi dût-il rentrer,
Vous suivrez le torrent; vous irez l'adorer :
Ce qui ne sera pas, tout au moins, je le pense.
Si j'en crois cependant votre correspondance,
D'après certain rapport qu'on m'a fait là dessus,
Cet espoir pourrait bien motiver vos refus.

ERNESTE embarrassé.

J'oubliais avec vous un soin qui m'intéresse,
Et je sors pour donner un ordre qui me presse.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS.

COURVAL.

Par ruse je voulais éloigner mon rival ;
Mais il est entêté!... c'est un original ;
Cela me contrarie.

MONDOR.

Enfin je vois Clorine.

Il faut la caresser; c'est un goût qui domine.

SCÈNE VI.

COURVAL, CLORINE, MONDOR.

MONDOR.

Examinez , monsieur ; ses charmes sont parfaits :
Formes , grâce et décence , ô ciel , que d'attraits !
Voyez donc la rondeur de ce joli visage ,
Qui de lis et de rose offre un doux assemblage .

CLORINE d'un ton précieux et plein de vanité.

Mon cœur se sent ému d'un compliment poli
Quand de termes brillans le fait est embelli ;
Mais de la crudité mon oreille , offensée ,
Craint que l'expression mette à nu la pensée .

MONDOR.

Dans le discours au moins je n'ai pas ce défaut.

COURVAL pressant Clorine.

Angélique , dis-moi , viendra-t-elle bientôt ?

CLORINE.

Nul doute ; elle a promis , mon honneur vous l'atteste ,
Sous l'espoir cependant de rencontrer Erneste ;
Sans cela vainement j'aurais voulu tenter
De pouvoir avec elle ici vous contenter .
Le plaisir de briller , d'être en tout sa maîtresse ,
Valant mieux à coup sûr qu'une fade tendresse ,

Sur son cœur ébloui produira son effet ,
A moins qu'il ne soit pas comme nous l'avons fait.

COURVAL.

Tu penses noblement : ce serait grand dommage
Avec un bon esprit d'en perdre l'avantage ;
Sois sûre de ma part du plus heureux destin.

CLORINE.

Et mon sexe est vengé de cet être malin
Qui sous le nom d'Erneste éguise la satire ,
Sur la femme et le temps toujours prêt à médire.

MONDOR.

La foi n'est-elle pas de croire aveuglément
Tous les faits audessus de notre entendement ?
Or, la foi pour mon compte est la vertu des dames ;
Je ne fus point créé pour faire injure aux femmes.

COURVAL.

Paix ; Angélique enfin s'avance près de nous.

CLORINE poussant Courval et Mondor.

Passons sous ce bosquet.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS , ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE arrivant en tremblant.

Je suis au rendez-vous ;

(Elle regarde.)

Je frissonne à ce mot!.... En vain je cherche Erneste.

(A part.) (Apercevant Courval.)

Grand dieu, je vois Courval! quel accident funeste!

COURVAL à Angélique qui veut se retirer.

Angélique, arrêtez; l'ami de vos parens
Verrait-il pour lui seul vos yeux indifférens?

CLORINE à part, poussant Angélique.

Cédez, mademoiselle, au moins par politesse:

ANGÉLIQUE.

Vous triomphez, cruelle, avec assez d'adresse,
Par ma faute il est vrai..... Je ne vous en veux pas.

COURVAL.

Certes, vous ignorez le prix qu'ont vos appas;
Angélique, apprenez à bien mieux vous connaître:
Quel protecteur surtout de son cœur serait maître
En voyant cette bouche, et des dents!... ces grands yeux,
Qui s'ils étaient divins ne brilleraient pas mieux!
Eh! que serait-ce donc quand votre voix sonore,
Douce, mélodieuse et plus touchante encore,
Le presserait enfin d'un sourire enchanteur!
Oui, quel que fût son rang, loin d'être ici flatteur,
A vos pieds il viendrait déposer sa puissance:
D'un sort aussi brillant l'avantage est immense.

ANGÉLIQUE.

Remplir tous mes devoirs, voilà ma passion;
C'est aussi de mon cœur la seule ambition,

Des femmes du haut rang je laisse là l'usage ,
Et près de mon mari j'aimerai mon ménage.

CLORINE avec dépit.

Voilà ce qui s'appelle un triste préjugé :
Dans le monde on croira votre esprit dérangé.

ANGÉLIQUE.

Si le tien était sage avec cette doctrine
Je croirais que l'honneur à sa fin s'achemine.

COURVAL.

Eh ! de grâce avec nous abjurez ces erreurs.
Voyez le sort brillant qui s'attache aux grandeurs !
D'un mari , trop heureux de suivre vos caprices ,
Dans un poste élevé vous ferez les délices :
Bien plus , en adoptant l'appareil le plus haut ,
Vous irez l'illustrer chez les gens comme il faut.

(Voyant Angélique qui sourit.)

Ce discours vous séduit , avouez , Angélique.

ANGÉLIQUE.

Nul doute. Je le sens , il faut que je m'explique.

(Avec une douce ironie.)

Comment ! je serais sourde à de si beaux projets
Lorsqu'auprès de ma sœur j'en vois tous les effets !
Passe si j'ignorais qu'autrefois un jeune homme ,
Traînant même après lui ce faste qu'on renomme ,
Possédant tous les dons , le bon cœur excepté ,
L'épousa sans amour , mais bien par vanité.

COURVAL étonné.

Hé quoi ! penseriez-vous qu'à cela je ressemble ?

ANGÉLIQUE.

(Avec bonhomie.)

Je n'ai garde , monsieur , de vous confondre ensemble :

(Reprenant le ton d'ironie.)

Il était souple , adroit et grand spéculateur.

Il voulait à la cour avoir un protecteur ;

De sa femme il se fit un titre de parade

Pour obtenir plutôt une grande ambassade.

COURVAL intrigué.

Quel rapport avec moi peut avoir ce discours ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! pas un... Cependant malgré tous ses détours ,

Soit hasard , ou , je crois , la vertu de sa femme ,

Il ne réussit point dans cette noble trame.

COURVAL.

Serais-je en pareil cas... et surtout avec vous ?

ANGÉLIQUE.

Non certes , je le jure. Enfin ce tendre époux ,

Dégoûté des grandeurs , le fut de sa compagne ;

Il la laisse à Paris , et se rend en Espagne.

Sous l'honorable nom d'un vaillant fournisseur

Il en revient bientôt riche de sa valeur :

La fortune à ses yeux semblant inépuisable ,

Dans son luxe il devint un fat incomparable.

Mais , ô revers fréquens !... les faux calculs , les jeux ,
En le précipitant dans un désordre affreux ,
Vinrent hâter sa mort au sein de la détresse
En moins de temps , monsieur , qu'il n'obtint la richesse.
Et ma sœur , et sa dot , et ses brillans bijoux ,
Tout éprouva du sort le terrible courroux.

COURVAL feignant de rire.

Qui peut vous avoir fait une pareille histoire ?

ANGÉLIQUE.

Ma sœur , à l'instant même.

COURVAL feignant toujours de rire.

Et vous pouvez la croire !

ANGÉLIQUE.

Si je la crois , bon dieu ! Son cœur sec , dégoûté ,
Dont la triste froideur se change en dureté ,
Le peu de foi qu'elle a pour les vertus de l'homme ,
Et son esprit méchant qui sans cesse m'assomme ,
Sont malheureusement des garans trop certains
Qu'elle s'est en durcie à force de chagrins.

COURVAL.

Ainsi pour votre sœur je vois avec peine
Que votre cœur nourrit un sentiment de haine.

ANGÉLIQUE avec naïveté.

J'aime beaucoup ma sœur ; c'est sans dissimuler ;
Mais je ne voudrais pas , monsieur , lui ressembler.

COURVAL.

Angélique , écarter de si tristes pensées :
Vos vertus avec moi seront récompensées ;
Et si mon bonheur veut que je sois votre époux
Vous ne me verrez pas tel qu'un censeur jaloux...

ANGÉLIQUE l'interrompant.

Ne voulant point, monsieur, en savoir davantage ,
Souffrez que de vos feux je refuse l'hommage.

CLORINE avec dépit.

Allons , je le vois bien , oui , je le dis tout cru ,
Il vous faut un tyran , un Erneste , un bourru.

ANGÉLIQUE.

Comme ici je n'ai point de bons conseils à prendre ,
Je sors, pensant très bien que l'on doit me comprendre.

(Elle sort en saluant.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS.

CLORINE.

Je vais , comme son ombre attachée à ses pas ,
Emouvoir son orgueil , encenser ses appas :
Toute femme a son faible où l'on peut la séduire ;
Je m'y connais , monsieur , et je saurai l'instruire.
Mon esprit n'aura pas vainement combattu
Contre un censeur qui croit mon sexe sans vertu.

(Elle sort en saluant.)

SCÈNE IX.

COURVAL, MONDOR.

COURVAL.

Du refus qu'à mes vœux le sort cruel oppose
Erneste , je le sens , est la première cause :
Mais n'importe ; Angélique est vraiment d'un tel prix ,
Que pour la posséder tout me semble permis.

MONDOR.

De ces lieux expulsons ce fâcheux trouble-fête.

COURVAL.

Comment y réussir d'une manière honnête ?
De vanter mon amour je me vois dispensé ,
Car le cœur d'une agnès n'est pas deux fois blessé.

MONDOR.

En revanche de vous la mère est au moins folle ,
Tandis qu'Erneste ici sans cesse la désole.

COURVAL.

Son humeur il est vrai prend soin de me servir ;
L'essentiel est donc de la bien faire agir.

MONDOR.

Et monsieur Richemont dans cette circonstance
Doit par votre union fonder votre espérance.

COURVAL.

Jadis avec mon père il était fort lié ;
 J'ai cru qu'il me fallait nourrir cette amitié :
 Même rapport de goût ; j'adore la fortune ;
 Lui convoite avec moi sa faveur non commune.
 Je parais à ses yeux un grand spéculateur ;
 Nous avons même ensemble une affaire de cœur ;
 En café , sucre fin , séduit par mes instances ,
 Pour plus d'un million il a fait les avances ;
 Avec lui de moitié nos achats se sont faits ,
 Et dans la hausse enfin j'attends un grand succès.
 Le blocus dans les ports de toute l'Amérique
 Fonde de l'empereur la haute politique ;
 Des lettres de Paris me l'ont même annoncé :
 Mais en cas de retard mon esprit très pressé
 Saura dans le public en hâter la nouvelle.
 Si je joins à cela l'espérance réelle
 D'être à Bordeaux nommé receveur général ,
 Mes droits valent au moins tous ceux de mon rival.

MONDOR.

Quoi ! vous auriez séduit la mère et la famille
 Pour être rebuté par l'humeur de la fille !
 Cela ne se peut pas.

COURVAL.

Je veux voir Lucrocours ;
 Ses conseils me seront d'un utile secours ;
 Il a par son état la pleine connaissance
 Des affaires de cœur ainsi que de finance :
 Mon rival au surplus n'est pas de ses amis ;
 Ils ont tant de sujets de n'être pas unis !

L'un est chaud partisan du héros de l'empire ,
Et l'autre est toujours prêt à le vouloir maudire :
Certes , sur ce motif j'imagine un dessein
Qui doit rendre en ce jour mon bonheur très certain.

MONDOR.

Ainsi que vous , monsieur , un nouveau feu m'anime.
Clorine , il est trop vrai , m'a ravi mon estime :
C'est une demoiselle !... au moins d'après la loi ;
Dans son esprit aussi j'ai la plus grande foi.
J'ai fait , vous le savez , un brillant mélodrame ;
Mais , vous plaît-il , monsieur , que je vous le déclame ?

COURVAL.

Tu plaisantes je crois.

MONDOR.

Non ; le fait est réel.

Le titre en est fort beau : L'EMPIRE UNIVERSEL !
A Bordeaux ce soir même il doit enfin paraître :
De l'empereur sans doute il me fera connaître !
Je suis bien convaincu de m'y voir applaudir
Si Clorine en tout point se prête à me servir :
Quel que soit le génie il a besoin d'une aide ;
Trop mince est son crédit quand l'art seul pour lui plaide :
Ma princesse à ces fins a nombre d'amateurs ,
Qui d'un riche succès vont m'ouvrir les honneurs.

COURVAL.

Tais-toi. Sans plus tarder va me demander l'heure
Où monsieur Lucrocours sera dans sa demeure ;

(47)

De l'entretenir seul il m'est sans doute urgent.

MONDOR.

Je pars.

COURVAL.

A revenir montre-toi diligent.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I^{RE}.

COURVAL seul.

Voyons pourquoi Mondor tarde tant à se rendre.
Enfin je l'aperçois.

SCÈNE II.

COURVAL, MONDOR.

COURVAL.

Réponds ; que dois-je apprendre ?

MONDOR.

On n'est pas plus ardent que monsieur Lucrocours ;
Instruit de vos projets par mes propres discours ,
Il m'a peint aussitôt l'homme rempli de zèle ;
Sur mes traces il vient en fournir le modèle.
Hé ! tenez , le voici.

SCÈNE III.

COURVAL, LUCROCOURS, MONDOR.

LUCROCOURS avec un air empressé.

Bonjour, mon cher Courval.

Vous voulez, m'a-t-on dit, chasser votre rival :

J'y prêterai les mains ; en vous étant utile

Erneste me paiera son humeur incivile.

COURVAL.

Quoi, seriez-vous brouillés !

LUCROCOURS.

Je le crois ; d'aujourd'hui ;

Mais ma haine déjà du temps a pris l'appui.

COURVAL.

Comment donc, sans égard pour votre caractère ,

Aurait-il oublié que vous étiez sincère !

LUCROCOURS.

Cela ne serait rien ; puis-je être intolérant ?

Son trait porte à mon cœur un coup plus déchirant :

L'insensé s'est permis par un fougueux caprice ,

D'un ton poli , flatteur , de blâmer l'artifice ;

Qui plus est , son amour pour l'insipide paix

Me fait croire qu'il est du parti des Anglais.

COURVAL.

Comme lui seul ici met obstacle à mes vœux ,
 Je voudrais un moyen qui , sans être odieux ,
 Agitât tellement son humeur irascible ,
 Que d'habiter ces lieux il lui fût impossible :
 Il faut donc qu'avec art, vivement tourmenté ,
 Par la honte en ce jour il soit même écarté.
 Je cherche ce qui peut lui devenir contraire.

LUCROCOURS après quelque réflexion.

Deux ou trois jours d'arrêt rempliront notre affaire.
 Un tel gendre au surplus chez monsieur Richemont
 Nous fermerait sans doute un champ gras et fécond.
 D'ailleurs c'est un rebelle aux ordres de l'empire ;
 Toujours contre la guerre il est prêt à médire ,
 Et, sur lui tôt ou tard attirant le soupçon ,
 Il se ferait punir de toute autre façon.

COURVAL d'un air hypocrite.

Ainsi nous observons la forme sociale ,
 Et notre intention me paraît très morale.

LUCROCOURS.

Oui, car il fait, dit-on, au nom des ennemis ,
 Des emprunts destinés à d'illustres proscrits ;
 Et ce sont là des torts d'une telle nature ,
 Qu'en vertu d'une loi dont l'existence obscure
 Sera mise au grand jour pour la formalité ,
 D'après ce seul motif il doit être arrêté :
 La loi tombe il est vrai dans la désuétude
 Mais est-elle abolie avec exactitude ?

COURVAL.

Je ne puis qu'admirer cette érudition ;
Je vois que la science égale l'action.

LUCROCOURS.

Dans les cas épineux toujours l'on me consulte.

COURVAL.

C'est qu'on rend au savoir un véritable culte ;
Et de ce sentiment je suis si pénétré ,
Que d'un plan lucratif, dans l'ombre préparé ,
Je voudrais sans témoin vous donner connaissance.

LUCROCOURS d'un air méfiant en fixant le public.

Cherchons un autre endroit plus ami du silence ;
Ne vois-je pas des gens, esprits ambitieux ,
Qui sur le fond de l'âme interrogent nos yeux ?

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

MONDOR seul.

Et moi j'attends ici ma charmante Clorine ;
C'est la femme à coup sûr que le ciel me destine :
De Bordeaux cependant son retour est bien lent ;
Il faut qu'elle ait choisi des gens d'un grand talent :
Ma pièce aussi ce soir sera bien applaudie !
Clorine ne vient pas ; est-ce une perfidie ?...
Ah ! j'aperçois enfin ses charmes séducteurs !

SCÈNE V.

CLORINE , MONDOR.

CLORINE avec un air empressé.

Sachez que de puissans , de très bons serviteurs
Doivent vous applaudir , oh ! sans parcimonie !
L'esprit de corps fait loi dans cette compagnie !

MONDOR montrant Clorine au public.

Voilà de nos succès les plus fermes appuis !

CLORINE.

Concevez cependant jusqu'où vont mes ennuis !
L'écrivain Cinsoret , que j'avais cru sensible ,
A mis au poids de l'or son humeur corruptible ,
Et même du crédit il fait très peu de cas.

MONDOR.

A-t-il pu résister en voyant vos appas ?
Le cruel !.... Rendra-t-il l'impôt perçu d'avance
Si d'instrumens aigüs j'éprouve l'indécence ?
Eloignons cette idée ; elle me fait frémir !
Parlons d'un cœur plus noble et moins dur à fléchir ;
Avec vous l'on pourrait , dans une douce ivresse ,
N'avoir d'autres liens que ceux de la tendresse ,
User des droits d'époux sous le titre d'amant ;
Car la forme , on le sait , détruit l'enchantement.

(Voyant Clorine qui fronce le sourcil.)

Vous craignez les propos ; j'entrevois la réponse ;

A ces coupables vœux il faut que je renonce :
hé bien ! marions-nous , donnez-moi votre aveu.

CLORINE.

Je pense comme vous à serrer ce doux nœud ;
Mais d'un crime apparent saurez-vous bien m'absoudre ?
Vous avez sur l'honneur un problème à résoudre ;
J'ai forcé soupirans.

MONDOR.

La chose se conçoit.

CLORINE.

L'un d'eux a ma parole , et c'est le moins adroit ;
Valet d'un autre siècle , il s'appelle Labranche.

MONDOR.

Ce nom paraît chanceux ; le maître branle au manche.

CLORINE.

Mais il a mes sermens.

MONDOR.

Bagatelle ! aujourd'hui
L'on n'y tient nullement s'ils donnent de l'ennui.
Quel motif aviez-vous pour qu'une telle face
Dans vos tendres attraits obtînt même une place ?

CLORINE.

De fatale mémoire un turbulent amour
Chez moi , pour mon malheur , avait reçu le jour :
Ne voulant plus aimer je recherchais un homme
Dans ces cœurs amollis que bêtes on surnomme ,

Dont le bon naturel, des plus obéissans,
S'endort sur notre foi, subjugué par les sens.

MONDOR l'interrompant.

(Avec le ton tranchant.)

De tels engagemens la meilleure analise
C'est qu'on peut s'en moquer comme d'une sottise.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LABRANCHE.

(Labranche était entré pendant la conversation précédente, et comme il écoutait dans le fond du théâtre, il a tout entendu. Il s'avance furieux.)

CLORINE apercevant Labranche.

Grands dieux, il écoutait! J'entrevois tous mes torts:
Laissons-le seul à l'aise exhaler ses transports.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

MONDOR, LABRANCHE.

LABRANCHE regardant sortir Clorine.

Je vois sans m'étonner ses noires perfidies:

(A Mondor.)

Mais toi, lâche artisan de tragi-comédies,
Qui sais te faire un jeu de la foi des sermens,
Tu te crois néanmoins un homme à sentimens!

MONDOR.

Ces injures , sortant d'une source ignorée,
Ont toutes les couleurs de la basse livrée :
Ce serait t'honorer si je m'en offensais ;
Sans nul obstacle ainsi fâche-toi désormais.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LABRANCHE seul.

Avec quelle noirceur cette fausse Clorine
Vantait complaisamment son horrible doctrine !
Je crois qu'elle a raison , la bêtise est mon lot :
Comment y renoncer si je ne suis qu'un sot ?
Ainsi que bien des gens d'un très pauvre génie
De donner des conseils j'ai pourtant la manie ;
Ce matin même encor mon ton fort doctoral
A mon maître apprenait qu'il avait un rival ,
Tandis que moi.... Morbleu ! loin de passer pour lâche ,
Que la haine en ce jour soit chez moi sans relâche !
Cependant Angélique , avec un air discret ,
M'a promis pour mon maître un entretien secret :
Elle ne peut tarder : où rencontrer Erneste ?
Tâchons pour l'avertir de me rendre plus leste.

(Il veut sortir.)

SCÈNE IX.

ERNESTE, LABRANCHE.

ERNESTE allant au devant de Labranche.

(Avec empressement.)

Je te trouve à propos ; confirme mon espoir ;
Dis-moi ; puis-je prétendre au bonheur de la voir ?
Parle ; Angélique est-elle à ce point décidée ?
Cette grâce à mon cœur serait-elle accordée ?

LABRANCHE.

Angélique y consent, et doit bientôt venir.

(Il se frotte le front.)

Des accidens près d'elle on perd le souvenir :
Ce trésor de sagesse est parmi nous si rare,
Que de ce bien son sexe est trop souvent avare.

ERNESTE.

Mon ardeur, que fit naître un sentiment si pur,
Attend d'elle à présent un gage encor plus sûr ;
Mais, fondant là dessus le bonheur de ma vie,
Angélique à mes lois sera-t-elle asservie ?
Ai-je lieu de penser qu'en s'unissant à moi
De suivre mes projets elle engage sa foi ?
Rompre avec ses parens va lui paraître un crime :
Sans cela cependant on lui ravit l'estime.
Elle vient ; laisse-moi.

(Labranche sort.)

SCÈNE X.

ERNESTE, ANGÉLIQUE.

ERNESTE allant au-devant d'Angélique.

D'un amant fortuné,
Qui se croit près de vous au bonheur destiné ;
Recevez, Angélique, un tendre sacrifice
De tout ce qui serait à ses vœux moins propice.

ANGÉLIQUE.

De mon estime, Erneste, êtes-vous satisfait ?
J'enfreins pour vous des lois du plus haut intérêt ;
Autrefois sans rougir j'aurais vu ma conduite ;
Mais ma sœur là dessus m'aura trop bien instruite :
Oui, quelles que soient nos mœurs la malice a son cours ;
Et la vertu contre elle est d'un faible secours.

ERNESTE.

J'ai rempli malgré moi la pénible promesse
De cacher à vos yeux l'excès de ma tendresse :
Pour supporter ces jours qu'on compte loin de vous
Il me fallait l'espoir d'un entretien si doux !
Ah ! si mon triste cœur savait l'art de vous peindre
Les peines d'un amant devenu trop à plaindre,
Oui, votre ame, livrée à des soucis nouveaux,
Sentirait le besoin de partager mes maux !

ANGÉLIQUE.

Innocente et paisible avant de vous connaître ;
J'ai senti près de vous mon repos disparaître :

Combien j'étais alors lente à m'apercevoir
 Que ce trouble inconnu trahissait mon devoir !
 Mes désirs ne cherchaient qu'à vous trouver sensible ;
 Le côté malfaisant se rendait invisible...
 Hélas ! si vous m'aimiez !...

ERNESTE avec chaleur.

Quel doute injurieux !
 Est-il un sentiment que n'expriment les yeux ?
 Consultez donc les miens sur le fond de mon ame ;
 Ils vous attesteront la plus ardente flamme.
 Pourquoi pour mon malheur avez-vous des parens !

ANGÉLIQUE avec une douce ironie.

Le reproche il est vrai me semble des plus grands.

ERNESTE d'un ton pénétré.

Ah ! si par les décrets de la bonté divine
 Vous passiez dans mes mains comme simple orpheline,
 Aspirant par mon zèle au bonheur d'être aimé,
 J'en obtiendrais la gloire, et serais estimé ;
 Loin des conseils fâcheux à mon amour soumise,
 Vous goûteriez en paix mon bonnête franchise :
 Faut-il donc que le ciel, déchainé contre moi,
 Dans mon cœur plein de vous répande ici l'effroi !

ANGÉLIQUE.

Je vous comprends trop bien, intolérant Erneste !
 Nul espoir de retour ; votre humeur me l'atteste,
 Puisqu'enfin votre esprit, dans ces soupçons divers,
 Voudrait que, pour lui plaire approuvant ses travers,
 Le mien dût renoncer aux liens de famille
 Qu'ont toujours honorés les respects d'une fille !

Non, malgré mon dessein de vous appartenir,
 Mon cœur à ses devoirs ne peut contrevenir.
 Mais, il faut l'avouer, je suis bien malheureuse!
 Dans tous mes sentimens envers vous généreuse,
 Je ne vois à regret que de tristes témoins
 Des efforts impuissans où se perdent mes soins;
 Et si notre union fait mon unique envie,
 La paix, je le prévois, m'est pour longtemps ravie:
 Hé bien! quoi qu'il en soit le sort en est jeté,
 Dussé-je être l'objet de votre cruauté!

ERNESTE avec passion.

Par quels moyens, grand dieu, fixez-vous ma tendresse!
 Quoi! vos précieux jours, passés dans la détresse,
 Devraient à mes pensers cet injuste destin!
 J'en frémis! jusque là suis-je assez inhumain!
 Vos vertus, Angélique, ont de si fortes armes,
 Qu'ici je ne dois plus concevoir des alarmes;
 Le besoin d'être aimé dans mon cœur si puissant
 A vos moindres désirs me rend obéissant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrais de vos feux une preuve sensible
 En domptant par le fait votre humeur inflexible;
 Ainsi contraignez-vous, au nom de nos amours,
 A ménager surtout les auteurs de mes jours.

ERNESTE.

Ciel! pour vous résister quelle ame assez féroce
 Oserait vous montrer une froideur atroce!
 De ma soumission souffrez donc qu'à genoux
 J'imprime sur vos mains le gage le plus doux.

(Florimène entre dans l'instant qu'il baise la main d'Angélique.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FLORIMÈNE.

FLORIMÈNE d'un ton railleur.

Des mœurs assurément ce lieu serait l'école
Si l'on n'y perdait pas l'emploi de la parole.

ERNESTE qui était à genoux, baisant la main d'Angélique,
surpris, se relève promptement et avec humeur,

Mal à propos ici vous venez méchamment
Troubler de mon amour le noble mouvement ;
Madame, épargnez-nous cette froide critique
Qui prétend altérer les vertus d'Angélique.

FLORIMÈNE avec ironie.

Comment donc ! je vous trouve aux genoux de ma sœur,
Exprimant par des faits votre indocile ardeur !
Mais non ; vous le voulez la chose est très louable ;
Et moi seule en cela je me montre coupable
De blâmer les motifs de ces feux clandestins,
Qui craignent du public les regards trop mondains ;
D'ennuyeux surveillans le pouvoir légitime
Trouble des voluptés la jouissance intime,
Et monsieur, à ces fins bravant l'autorité,
Rejette loin de lui la froide parenté.
De sa haine, ma sœur, vous a-t-il bien instruite ?
Et de vous à présent ne suis-je pas maudite ?

ANGÉLIQUE avec candeur.

Mais pourquoi me livrer à ce mortel ennui,
 Vous qui de ma candeur devez être l'appui ?
 Si l'on peut m'accuser d'un moment de faiblesse ,
 Pour moi n'auriez-vous pas un reste de tendresse.

FLORIMÈNE.

L'honneur par l'ignorance est toujours compromis;
 Car sous le nom de flamme on se croit tout permis.
 De ce scandale affreux je repousse la honte ,
 Craignant trop qu'avec vous le public me confronte.
 Encor si vous étiez au pouvoir d'un mari ,
 Son nom vous offrirait une espèce d'abri :
 Sous le toit paternel souiller son innocence !
 C'est un crime à mes yeux qui n'a point de défense.

ERNESTE avec dépit et ironie.

Allons, contre sa foi sans doute en mes liens
 Vous lui pardonneriez ces secrets entretiens :
 Ainsi rompre des nœuds serait plus excusable
 Que de suivre en amour un penchant véritable :
 Un tel discours est propre à me faire enrager ,
 Et le porter plus loin ce serait m'obliger.

FLORIMÈNE avec méchanceté.

Ce n'est pas mon plaisir ; et je vous trouve étrange
 Sur cet oubli des mœurs de me donner le change :
 Aussi dans mes soupçons... Je vois certain soupir
 Que je dois déclarer... Non ; cela fait rougir.

ERNESTE avec emportement.

Expliquez-vous, madame, et quelle trame noire...

ANGÉLIQUE.

De vos sermens , Erneste , épargnez la mémoire.
On se rassemble ici ; modérez ce transport ;
Par amitié pour moi faites ce grand effort.

SCÈNE XII.

M. RICHEMONT , FLORIMÈNE , ANGÉLIQUE ,
ERNESTE , COURVAL , Mad. RICHEMONT ,
LUCROCOURS , CINSORET.

COURVAL avec empressement à Erneste qui cherche à composer
sa figure par un air serein.

Enfin je vous revois ! ma joie en est extrême !
Je vous aime , monsieur , comme un autre moi-même ;
Aussi je vous apprends , dans mon zèle amical ,
Que je serai nommé receveur général :
N'ai-je pas tout ce qu'il faut pour remplir cette place ?

ERNESTE froidement.

Oui , si du droit chemin vous suivez bien la trace.

M. RICHEMONT à Courval.

Tenez , mon tendre ami , parlons-nous sans détours ,
Et n'allons pas traiter les choses à rebours :
Je puis le dire ici ; nul étranger n'écoute ;
Fouillez les mines d'or ; voilà la bonne route !
Fussiez-vous par hasard financier délicat ,
Dans le monde on dira que vous trompez l'état.

ERNESTE ne pouvant se contenir.

Je n'y résiste pas. Quoi! malgré vos richesses
Nourrirez-vous toujours de honteuses faiblesses!
N'est-il aucune affaire où l'intérêt public
Ne trouve en vos projets un fâcheux pronostic?
Et voulez-vous sans cesse, au mépris de la gloire,
Faire de la fortune une œuvre obligatoire?
Si j'avais à remplir de si tristes destins
J'irais me retrancher du nombre des humains.

COURVAL.

(Avec ironie.)

Pardon... la, de bon cœur dites-vous ces paroles?
Moi, monsieur, je n'y vois que vieilles hyperboles.

(Bas à Lucrocours.)

Poussez-le vivement.

LUCROCOURS avec aigreur.

Qui peut être assez sot

Contre l'opinion de former un complot?

Mad. RICHEMONT.

Hors son esprit monsieur blâme tout dans le monde ;
Etant original, il faut bien qu'il nous fronde.

FLORIMÈNE.

Ce n'est que sur la scène, où l'on voit son pareil
De ses avis tranchans former tout son conseil ;
Aussi l'entendons-nous, fidèle à sa manière,
Nous vanter chaque jour les pièces de Molière ;
Et, des pauvres maris peignant l'adversité,
Sacrifier l'hymen à cette obscénité.

ERNESTE affectant un ton de candeur.

Mais pourquoi de nos mœurs ce peintre inimitable
A vos yeux paraît-il d'un goût si condamnable ?

FLORIMÈNE.

Quel excès d'innocence , ou plutôt de noirceur !
Quoi ! vous pourriez encor sous un air de candeur ,
De ses propos honteux voulant feindre le blâme ,
Pallier de son ton tout le scandale infâme !
Eh ! qui peut espérer un honnête plaisir
Lorsqu'à sa moindre scène on se sent défaillir !
Quand la femme en crédit, loin d'entendre un éloge ,
Par pudeur est contrainte à désertier sa loge !
Toujours de vilains mots, et d'un goût méprisé !
Des personnages bas , et d'un comique usé !
Tels qu'un certain cocu qu'avec tous il confronte...
Grand dieu , ce mot lâché me fait rougir de honte !

ERNESTE.

Pourquoi d'un mot trop franc craindre la nudité
Quand de celle du corps vous faites vanité ?

COURVAL avec vivacité.

La mode veut qu'on soit pudique en son langage.

ERNESTE l'interrompant avec vivacité.

Mais du geste en revanche elle fait grand usage :
Hier même au Tartufe un sage renommé ,
De ces mots qu'on dit crus vivement alarmé ,
Près d'une nymphe assis, criait fort au scandale ,
Tandis que de la main il pressait la vestale...

Cela d'une façon... Je suspens mon récit ;
La vertu s'en offense et la pudeur gémit.

(Avec ironie.)

Il prêchait pour les mœurs d'après votre décence.

COURVAL.

(A Erneste.)

Vous du bon ton, monsieur, vous perdez l'élégance :
Notre oreille a banni ces sons bas et si durs ;
Mais nous sommes charmés par des plaisirs plus purs :
A nos yeux la beauté ne paraît jamais nue ;
Par ses brillans attraits elle est si bien vêtue !

ERNESTE.

Quel que soit le crédit du talent merveilleux
D'appréter avec art ce langage mielleux ,
Plût au ciel qu'un auteur, assez fort de pensée ,
Des aïeux employant la langue délaissée ,
En dépit des efforts de tous les beaux esprits
Fît revivre chez nous tant d'illustres proscrits !

FLORIMÈNE l'interrompant avec colère.

Ah, monsieur, quelle horreur !

ERNESTE.

Pourquoi ces cris, madame ?

N'êtes-vous pas instruite en votre état de femme
A savoir sans danger certains mots découverts
Qui nous prêtent à rire en peignant vos travers ?

COURVAL.

(A Erneste avec ironie.)

D'après le beau motif d'un œuvre si sublime

Ces dames vont avoir pour vous beaucoup d'estime.

FLORIMÈNE à Courval.

Je puis vous assurer que même en ce moment
Molière à ses côtés se trouve par fragment.

ERNESTE tirant de sa poche de côté un livre des comédies de
Molière, et le feuilletant.

Sur un fait si certain l'occasion est belle
Pour vous lire un morceau... parbleu, de Sganarelle!

(Il lit.)

Pendant cette lecture, qui peut être prolongée, M. Richemont se trouve placé en tête, au côté droit du théâtre, près de lui Florimène, et Angélique, ensuite Erneste. Courval, Mad. Richemont, Lucrocours et Cinsoret occupent dans cet ordre le côté opposé. Les grimaces de Florimène et de madame Richemont annoncent d'une manière comique le dégoût qu'elles éprouvent. Angélique montre un air rêveur et affligé. M. Richemont, isolé dans sa position, rit de bonne foi et largement.)

« Et quant à moi je trouve, ayant tout compensé,
« Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé :
« Quel mal cela fait-il?... »

Mad. RICHEMONT l'interrompant avec dépit.

Cessez cette infamie.

(Bas à Courval, voyant son mari qui rit largement au côté opposé.)

Voyez donc mon époux avec sa bonhomie
Qui sans crainte se livre à son rire innocent!

COURVAL.

(Bas à madame Richemont.)

Madame, il vous perdra par ce fait indécent.

(Hant à Erneste.)

Pour des gens délicats ces discours sont ignobles :
L'intérêt, la morale et des sentimens nobles,

Voilà de beaux sujets, et les seuls qu'il nous faut!

ERNESTE avec ironie.

Il faudra vous cacher jusqu'au moindre défaut.

COURVAL.

Oui sans doute; autrement sur vous dans cette offense
Du bon ton le public remplira la vengeance.

ERNESTE.

Quel qu'en soit le chagrin, dussé-je être sifflé,
Mon droit dans l'avenir sera mieux signalé!
Oui, l'entreprise étant d'une ame courageuse,
La chute en ce dessein sera si glorieuse,
Que la postérité, rappelant le procès,
D'un ridicule amer frappera les arrêts;
Et nos chastes Catons, malgré leur grand mérite,
Feront rire aux dépens de leur zèle hypocrite.

LUCROCOURS.

On méprise, monsieur, votre prédiction.

COURVAL à part, à Lucrocours.

Pour le faire enrager vantez l'ambition.

LUCROCOURS à Erneste.

Il est fort singulier que, n'aimant pas la guerre,
Votre esprit chicaneur s'acharne à nous la faire.
Rien ne peut dans nos mœurs trouver grace à vos yeux;
Comment! vous attaquez jusqu'aux ambitieux,

(Regardant M. Richemont.)

Même chez un ami qui se vante de l'être,

Et qui par votre humeur chez lui n'est pas son maître !

COURVAL.

Est-il rien de plus beau que l'art de s'enrichir
Quand on a les talens qui le font réussir !

LUCROCOURS.

Tous les genres sont bons , que ce soit en finance ,
Au commerce , à la guerre , ou bien dans la science ;
L'essentiel est donc de savoir calculer ,
Ou , pour le dire enfin , de très bien spéculer :
Notre ami Cinsoret , que je brûle d'entendre ,
A bon droit peut ici mieux que moi vous l'apprendre.

CINSORET.

La gloire est un grand mot ; ce mot ne suffit pas.

LUCROCOURS avec ravissement.

L'argent , je l'ai bien dit , a pour vous plus d'appas.

CINSORET avec embarras.

Non... oui... pardonnez-moi. Dans des phrases sublimes
Je prêche néanmoins de très belles maximes.

ERNESTE, s'étant contenu malgré lui par les regards d'Angé-
lique , ne peut plus résister à son humeur.

Hé quoi ! dans la critique un aussi vil motif
Soumet donc vos arrêts aux règles d'un tarif !
Après de vous ainsi l'on n'a d'autre ressource
Que celle de puiser dans le fond de sa bourse.

CINSORET avec pitié.

(A part.)

Quel style , juste ciel ! et quels termes communs !

(Hant.)

Délivrez-moi , monsieur , de ces sons importuns ,

LUCROCOURS à Erneste avec exaltation .

Sommes-nous pour traiter l'affaire en conscience
Devant le tribunal où l'on fait pénitence .

COURVAL à Lucrocours .

Fort bien .

ERNESTE avec chaleur et indignation .

Est-il possible à l'homme plein d'honneur
D'écouter un langage à ce point corrupteur !
Je suis un entêté , direz-vous dans le monde :
Oui , parbleu , pour le bien ! faut-il que je réponde ,
Dès vos plus jeunes ans la folle ambition
A germé dans vos cœurs par la corruption ;
Le noble est trafiquant ; les muses à l'enchère
Ont reçu des auteurs une ame mercenaire :
Chacun cherche à ravir par un trafic honteux
A l'aveugle fortune un crédit frauduleux ;
L'argent est le seul poids qui pèse le mérite ;
Pour s'en voir possesseur tout le monde s'agite .
Que dis-je ! en ce désir le soleil chaque jour
Eclaire un nouveau crime offert à cet amour ;
Sous l'empire abusif de la fureur guerrière
Il n'est pas de traitans de qui l'ame usurière ,
Insensible à la honte , à toute humanité ,
Ne calcule à l'envi sur la nécessité .
Qui viendra nous tirer de cet horrible abîme ,
Où d'une ardente soif l'honneur périt victime !
O toi , Bourbon chéri ! pour qui les bons Français

Brûlent d'un feu sacré qu'on n'éteindra jamais ,
Si , du crime en fuyant la demeure infernale ,
Avec toi disparut toute humeur libérale ,
Toi seul par tes vertus , en ces momens d'horreur ,
Feras revivre en nous notre antique douceur !
Ciel ! faudra-t-il encor par d'affreux sacrifices
Devoir au prix du sang la fin de ces supplices !

LUCROCOURS.

Un tel discours pourrait vous loger en prison.

ERNESTE avec ironie.

Oui certes , j'ai grand tort pour avoir trop raison.

RICHEMONT.

Eh ! pourquoi contre nous , et même outre mesure ,
Lancer ainsi les traits de votre aigre censure ?

Mad. RICHEMONT.

Si vous continuez un ridicule affreux
De paraître en public va nous rendre honteux.

ERNESTE.

Le moyen le plus sûr contre de tels scandales
C'est de fixer chez vous les vertus sociales.

RICHEMONT avec emportement.

Mais que me manque-t-il , très illustre entêté ,
Pour qu'on trouve chez moi bonne société ?
N'ai-je pas des chevaux , des laquais , un carrosse ,
Un savant cuisinier , surtout un grand négoce ?
Cela compte à coup sûr !

COURVAL.

Certes, je le crois bien !
De s'illustrer, monsieur, c'est le premier moyen.

CINSORET.

Si cela n'avait pas un genre de mérite
Chacun de nous serait un flatteur parasite.

COURVAL.

Que cela soit ou non, entre des gens polis
Il n'est point de défauts qui ne soient ennoblis,
Et le seul à reprendre est ce ton peu modeste
D'afficher un esprit qui méchamment conteste.

ERNESTE.

Voilà donc votre avis ? mais ce n'est pas le mien :
Pour le faire adopter par un homme de bien,
Croyez-en ma parole, il paraît difficile
Qu'il perde son bon sens à cette œuvre inutile.
Voyons la chose au fond : qu'un de vous à l'écart
Reçoive mon encens, et que sans nul égard
J'accable son ami : quelle délicatesse !
Vous le ménagez bien : c'est par trop de tendresse,
Répond-il gravement ; et, la fêrule en main,
Il agit, frappe et blesse au point d'être inhumain.
Morbleu ! pourquoi crier quand je m'explique en face
Si chacun se noircit, jugeant par contumace.

COURVAL d'un ton aigre.

Vous oubliez, monsieur.....

Mad. RICHEMONT.

Eh ! tranchons là dessus :

Lui demander raison c'est avoir un refus.
 Mais je dois l'avertir que ce ton satirique
 Formerait un obstacle à la main d'Angélique
 Si de le supprimer il ne prenait le soin :
 D'un censeur éternel je ne sens nul besoin.

FLORIMÈNE avec une ironie amère.

En dépit des méchans, et dans un tête-à-tête,
 Ou ma sœur affectait une apparence honnête,
 Monsieur, à ses genoux tendrement prosterné,
 En vertu d'un serment sur la main consigné,
 Doit porter dans ses feux, aux dépens de l'estime,
 Le scandaleux oubli du pouvoir légitime.

ANGÉLIQUE.

J'éprouve en cet instant la plus vive douleur
 De voir que sans motif vous tourmentez mon cœur :
 Par quel crime ai-je pu m'attirer cette haine,
 Qui de vos traits mordans me fait sentir la peine ?
 Quel que soit mon amour j'ose vous déclarer
 Que rien de mon devoir ne me peut séparer.

(Regardant Erneste.)

Et si quelqu'un par grace eût rempli sa promesse,
 Il m'eût d'un tel affront épargné la rudesse.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS.

Mad. RICHEMONT.

Laissons en paix monsieur méditer à loisir
Sur le plan de réforme auquel il doit tenir
S'il veut qu'à ses desseins je sois prête à me rendre :
Autrement... il suffit ; je crois me faire entendre.

(A Courval.)

J'accepte votre main.

COURVAL bas à Mad. Richemont en lui prenant la main.

Dieu , quel original !

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS.

FLORIMÈNE allant auprès d'Erneste.

Abjurez , croyez-moi , le projet immoral
De vouloir révéler ce que nous voulons taire ;
Vous seriez trop instruit dans l'art de nous déplaire.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS.

LUCROCOURS avec ironie en haussant les épaules.

Est-il un paradoxe en tout plus singulier
Que le mépris de l'or chez les gens du métier!

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS.

CINSORET s'avancant près d'Erneste.

Si vous voulez , monsieur , réussir dans le monde
Caressez les travers dont notre siècle abonde :
Pour nous un misantrope est un être plaisant
Lorsqu'il cherche à proscrire un vice complaisant ;
L'hypocrite au contraire , exempt de ridicules ,
Dans ses dehors trompeurs veut trouver des crédules :
De se voir démasqué rien n'égale l'affront.

(Il sort.)

ERNESTE avec vivacité.

Oui , plus on est gâté , plus on est pudibond!

SCÈNE XVII.

M. RICHEMONT, ERNESTE.

RICHEMONT.

Puisqu'il faut qu'à nos goûts votre humeur se soumette ,
Je vous le recommande ; usez de ma recette :
Aux discours de ma femme ajoutez plus de foi ,
Et vous serez heureux tout aussi bien que moi.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

ERNESTE seul.

A quelle épreuve , ô ciel ! as-tu mis ma constance !
Du sort qui me poursuit la maligne influence
S'empresse de m'offrir à chaque objet nouveau
D'un vice accrédité le révoltant tableau !
Mais lorsque de dépit dans l'exacte justice
L'honneur veut que j'enrage à moins d'être complice ,
C'est moi que l'on accuse , et je deviens pervers ,
N'entrant point de moitié dans de méchans travers !
Angélique , à quel prix faudra-t-il donc vous plaire !
La bassesse aux vertus est-elle nécessaire ?...
Sans effroi je perdrais mon bien et mon ami ;
Contre de tels chagrins mon cœur est affermi :

Mais votre perte, hélas ! serait si douloureuse
Que tout mon corps frissonne à cette idée affreuse !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I^{RE}.

COURVAL, Mad. RICHEMONT.

Mad. RICHEMONT.

DE mon époux , monsieur , attendant le retour ,
Pour mieux nous garantir de la chaleur du jour
Respirons un peu l'air que reçoit la terrasse.

COURVAL.

Mais il faudra bientôt que je quitte la place ;
Car je crains que vos yeux , usant de leur pouvoir ;
N'excitent des désirs contraires au devoir :
Madame , cachez-moi leur charme irrésistible ,
Ou si vous le pouvez rendez-moi moins sensible.

Mad. RICHEMONT.

Vous réclamez en vain d'inutiles secours
Contre un faible danger grossi par vos discours :
Si j'ai sans le savoir ce charme insurmontable ,
Puis-je vous empêcher de me trouver aimable ?

COURVAL.

A parler franchement vous me voyez surpris
Que monsieur Richemont , par des soins favoris ,

Devant de vos attraits s'occuper sans relâche ,
Ne soit pas plus zélé dans cette douce tâche.

Mad. RICHEMONT.

C'est mon mari , monsieur ; ce mot renferme tout :
Autrement qu'au calcul peut-il avoir du goût ?
Absorbé par l'appât du seul objet qu'il aime ,
Il rentre chaque jour trop souvent en lui-même ;
Et si dans mes ennuis quelques consolateurs
Viennent me prodiguer leurs éloges flatteurs ,
Pour tolérer en eux tant soit peu de tendresse ,
Ne m'accuse-t-on pas d'un excès de faiblesse ?

COURVAL avec un ton hypocrite.

Ce reproche aurait-il le droit de vous blesser ?
Des mouvemens du cœur devra-t-on s'offenser ?
Le blâme est impuissant lorsque la bienséance
De l'honneur respecté nous montre l'apparence :
Le crime vient du mot , mais non de l'action ,
Et tout le mal enfin git dans l'expression.

Mad. RICHEMONT.

Il est des gens pourtant qui disent le contraire.

COURVAL.

Des sages d'autrefois , grossiers , c'est l'ordinaire ;
Et sans aller bien loin votre ennuyeux censeur ,
Erneste , est assez vain pour prôner cette erreur.
Avec lui d'Angélique auriez-vous l'imprudence
D'agréer près de vous la fâcheuse alliance ?

Mad. RICHEMONT.

Je ne m'en défends point, il me plut autrefois,
 Et sans doute sur lui j'aurais fixé mon choix
 Si, sous l'air qui d'abord avait flatté ma vue,
 Par des soins plus touchans il m'avait prévenue.
 Je songe à ma sottise, et de plus j'en frémi;
 De mon époux, monsieur, j'en fis même un ami.

COURVAL.

Que de gens je connais qui dans semblable affaire
 Mettraient tout leur mérite au grand art de vous plaire,
 Et qui, de votre fille en acceptant la main,
 Croiraient sans votre amour leur bonheur incertain!
 Je n'ose me nommer; car la pudeur, madame...

Mad. RICHEMONT.

Vous me flattez, monsieur. Eh! ne suis-je pas femme!
 Je ne le cache point; le fait est résolu;
 Déjà même en secret votre ardeur m'avait plu;
 Je vous donne Angélique, et l'ennuyeux Erneste
 Ira vanter ailleurs sa vertu si céleste.

COURVAL.

(La voyant sourire de pitié.)

Je crains que votre époux... Dieu, quelle est mon erreur!

Mad. RICHEMONT.

Lui vraiment! qu'entend-il aux intérêts du cœur?
 A sa caisse, à sa table il peut être un grand homme;
 En d'autres cas ainsi je doute qu'on le nomme:
 Comme prêteur d'argent sa tête agit fort bien;
 Pour de l'esprit... néant, s'il n'a recours au mien.

Quant à ma fille elle est à ses devoirs fidèle,
Et ne peut en ce jour y paraître rebelle.
Je la vois à propos qui s'avance vers nous.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE voulant sortir.

Pardon, je suis de trop...

Mad. RICHEMONT.

Non pas; approchez-vous.

COURVAL.

En louant vos attraits dans ceux de votre mère
Combien je m'applaudis d'être surtout sincère!
Par ce charmant rapport dois-je espérer aussi
D'avoir dans tous mes vœux près d'elle réussi.

ANGÉLIQUE.

A ces mots obligeans que pourrais-je comprendre
Si vos motifs, monsieur, ne se font point entendre?

COURVAL.

De mes feux auriez-vous perdu le souvenir?

ANGÉLIQUE avec modestie.

Mon devoir me défend un coupable désir.

Mad. RICHEMONT.

Voulez-vous, Angélique, avec ingratitude
M'exposer à des maux dont j'ai la certitude ?
Erneste en son humeur ne peut se corriger ;
Ainsi d'un tel amant il faut vous dégager :
Au contraire monsieur, par un esprit facile ,
S'offre à vos volontés d'être toujours docile.

COURVAL.

Dans le monde poli rien de plus criminel
Que d'outrer dans ses droits son amour personnel ,
Et d'un heureux époux le plus grand privilège
Est d'avoir en sa femme un dieu qui le protège.

ANGÉLIQUE avec une naïveté maligne.

Un tel sujet, monsieur, est pour moi si profond
Que je ne puis sans crainte en pénétrer le fond :
Attendez s'il vous plaît que je sois mieux formée ,
Afin d'être plus propre à votre renommée.

COURVAL.

Eh ! que vous manque-t-il ? en attraits, en talens
Vous avez l'embarras des riches opulens.
Souffrez qu'avec éclat, tout brillans de parure,
Je produise au grand jour ces dons de la nature :
Quoi de plus offensant à la société
Que le dessein affreux d'isoler la beauté ?
J'accuse mon ami, dont l'orgueil despotique
Voudrait que pour lui seul on eût fait Angélique.

(A madame Richemont.)

N'est-il pas vrai, madame, et n'ai-je pas raison ?
Ne lui faudrait-il pas quelques mois de prison ?

Mad. RICHEMONT.

Il le mériterait, au moins pour sa folie.

ANGÉLIQUE.

D'être plus indulgent, monsieur, je vous supplie :
Erneste est honnête homme, et, malgré certains torts,
Je l'approuve souvent dans de justes transports.

COURVAL.

Pouvez-vous décemment le croire un homme honnête ?
A-t-il les qualités que le bon ton nous prête ?
Est-ce chez un censeur, despote soupçonneux,
Que vous rencontrerez cet avantage heureux ?

ANGÉLIQUE.

Savoir tromper les gens en leur donnant le change
C'est se montrer poli d'une manière étrange :
Dans ce riche talent voyez ma pauvreté !
Vraiment j'en suis encore à la sincérité :
Qu'il me faut de leçons dans ce métier sublime
Contre des préjugés dont je serai victime !
Erneste, je le pense, a su toucher mon cœur.
Avec le seul appui d'une sincère ardeur.
Il est vrai qu'il prétend que je lui sois fidèle :
Jusqu'ici j'avais cru la chose naturelle.
Il blesse, dites-vous, l'intérêt général
En voulant m'enchaîner par l'amour conjugal :
Si l'honneur cependant m'ordonne d'y souscrire,
Comme un devoir fâcheux devrai-je le proscrire ?
Le fait me paraissant beaucoup trop chatouilleux,
Permettez qu'à loisir, de votre art merveilleux
Combinant les effets, j'apprenne une méthode
Qui rend de nos vertus l'usage si commode.

Pardon , je me retire ; et vous saurez bientôt
Si je dois réussir chez les gens comme il faut.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

COURVAL , Mad. RICHEMONT.

Mad. RICHEMONT.

Je vois que ces erreurs dont son esprit s'empare
Appartiennent en propre à notre homme bizarre :
J'en crains avec raison les funestes effets ;
Il faut donc sans retard accomplir nos projets.
J'aperçois justement mon mari qui s'approche ;
Pour me mettre à l'abri du plus léger reproche
Par forme assurez-vous de son consentement :
Ce travail est facile ; il faiblit aisément ;
D'ailleurs n'avez-vous pas le talent de me plaire ?
De son esprit , monsieur , voilà le nécessaire.

SCÈNE IV.

M. RICHEMONT , COURVAL , Mad. RICHEMONT.

RICHEMONT arrivant avec un air victorieux.

(A Courval.)

Mon affaire en ce jour se présente fort bien !
De la mettre à bon port j'ai trouvé le moyen !

Aussi dans mes calculs je me crois infailible.

Mad. RICHEMONT le regardant avec un étonnement mêlé de pitié.

Mais vous êtes par contre un homme incorrigible :
D'un lucre assez honteux pourquoi tant vous vanter ?
L'honneur en est à moi, qui sais en profiter ;
Vos talens prétendus seraient dans les ténèbres
Sans mes soins obligeans qui les rendent célèbres.
Monsieur, quoi qu'il en soit, va vous entretenir
D'un honnête dessein qui peut vous convenir :
Avec mon agrément j'ai disposé du vôtre ;
Vous m'entendez je crois...

(Elle sort.)

SCÈNE V.

M. RICHEMONT, COURVAL.

RICHEMONT à sa femme qui sort.

En voici bien d'un autre !
N'importe, occupons-nous de plus grands intérêts.
Avec un million nos achats se sont faits
Dans des productions d'origine étrangère :
Notre esprit maintenant ne doit voir que la guerre.
Dans la ville déjà , commentant les journaux ,
J'ai fait courir des bruits sur des blocus nouveaux :
Mais pour mettre plutôt les esprits à la hausse
Il nous faudrait, je crois, quelque nouvelle fausse.

COURVAL.

C'est à quoi j'ai prévu: nous avons un courrier
Qui sous son grand costume entend bien son métier,
Et pour partir, monsieur, il n'attend que notre ordre.
A cet appât trompeur notre public doit mordre:
Je le connais assez; avide de combat,
La paix à ses plaisirs serait un attentat.
Ainsi voilà l'écrit que le courrier doit prendre.

(Il sort l'écrit de sa poche.

« Décret qu'avec ardeur le Sénat vient de rendre ;
« Blocus de tous les ports dans les Etats-Unis,
« Et cela pour avoir reçu nos ennemis. »

RICHEMONT.

Etes-vous assuré que sans nous compromettre
Nous puissions fabriquer une pareille lettre ?

COURVAL.

Au contraire, monsieur; notre gouvernement
Devra nous applaudir d'un si beau sentiment:
Tous les jours sans scrupule il le met en pratique
Sans encourir pas même un seul mot de critique.

RICHEMONT.

Certes, rien n'est plus vrai. Je vois avec plaisir
Que nous réussirons...

COURVAL.

Suivant notre désir
Chacun sur cet avis, plein d'une ardente ivresse,
Pressé d'accaparer, bannit toute sagesse:

Le vendeur orgueilleux dédaignant de traiter,
 L'acheteur sans succès s'efforce à le tenter :
 En vain l'adroit courtier lui dit sa rhétorique ;
 Son oreille est rebelle à sa fausse logique.
 L'extrême amour du gain enflammant ses esprits,
 Il ne se rend enfin qu'au grand appât des prix,
 Plus fiers que le guerrier , après une victoire
 Qui remet dans ses mains les profits de la gloire ,
 Nous nous levons alors dans la plus forte ardeur ,
 Et faisons payer cher notre droit de vendeur.

RICHEMONT serrant Courval avec transport.

Ah ! recevez , mon cher , la plus vive embrassade !

COURVAL.

Votre ami Cinsoret , en style de parade ,
 Répandra la nouvelle à l'aide d'un discours
 Qui d'un mensonge adroit cachera les détours.

RICHEMONT.

Mais j'ai peur qu'à séduire il ne soit pas facile.

COURVAL.

Pour vous en éclaircir soyez un homme utile ;
 Qu'à vos dépens surtout , en sucre fin , café ,
 Son cerveau refroidi soit souvent réchauffé.

RICHEMONT.

Voudra-t-il recevoir d'aussi viles matières ,
 Qui d'après ses écrits sont vraiment meurtrières.

COURVAL.

Courtisan à la mode , il cherche à déprimer

Le nectar qu'avec joie il se plaît à humer :
C'est ainsi que par forme en public on immole
Ces vices dont sans bruit chacun fait son idole.

RICHEMONT.

Grand dieu, que votre esprit s'accorde avec le mien !

COURVAL.

Unissons-nous, monsieur, par un plus fort lien ;
Faites-moi possesseur de la main d'Angélique :
Votre refus rendrait mon état très critique ;
Car pour être nommé receveur général
Le ministre à coup sûr, sous le rapport moral,
Veut que tout candidat (son motif est très sage)
A l'état soit lié par un bon mariage.

RICHEMONT.

La chose m'embarrasse à parler franchement ;
Erneste là dessus a mon engagement :
Angélique d'ailleurs à ses soins est sensible.

COURVAL.

Non, je ne dois plus taire un secret bien pénible ;
Qu'en vain mon amitié voudrait encor céler,
Mais qu'ici le devoir me force à révéler :
Erneste est compromis par sa correspondance ;
Avec nos ennemis il est d'intelligence ;
Je crains fort que ce soir il ne soit arrêté.
Vous savez au surplus qu'il est fort entêté ;
Que sa fortune encor se trouve en Amérique ;
Que même son banquier, oui la chose est publique ,
Vient d'y faire faillite.

RICHEMONT.

Oh, je l'avais bien dit!

COURVAL.

Et pour vous tourmenter sans cesse il contredit.

RICHEMONT avec exclamation après quelque réflexion.

Enfin je pourrai donc spéculer à mon aise!

COURVAL.

Je n'ai garde en cela que mon goût vous déplaîse.

(Avec enthousiasme.)

Il n'est point de mérite au-dessus du calcul;
Fût-on même un héros, sans cet art tout est nul.

RICHEMONT.

(Avec chaleur et abandon de caractère.)

Voilà tout mon esprit : vous êtes admirable!
Allons, délivrons-nous d'un censeur intraitable:
Quel pénible tourment d'avoir à ses côtés
Un fâcheux toujours plein de tristes vérités!
L'habile opérateur, hardi dans les affaires,
Laisse aux gens maladroits les routes ordinaires:
Où serait mon savoir si je prêtais l'argent
Au modeste intérêt d'un rentier négligent?
Moi j'irais bonnement, empreint de ma sottise,
Renonçant aux traités que le gain favorise,
Comme un riche ennuyé, qui plus est ennuyeux,
Mettre tout mon mérite à contempler les cieux!
La libéralité maintenant est trop rare,
Et mon siècle pourrait me traiter de bizarre.
Ainsi, suivant l'usage ami du bien public,

Je veux sonder par goût les chances du trafic ;
 C'est là ma passion ! passât-elle de mode ,
 Je me sens trop formé pour changer de méthode.
 Je vais donc de ce pas hâter notre courrier.

(Il prend l'écrit des mains de Courval.)

Donnez-moi cet écrit qu'il doit notifier ;
 Pour Cinsoret aussi j'en veux prendre copie.

(Il sort.)

Pressez-vous.

SCÈNE VI.

COURVAL seul.

Ta colère enfin est assoupie ,

Fortune dont les coups m'ont souvent accablé ,
 Mais sous lesquels jamais on ne me vit troublé !

Ma seule crainte encor tombe sur Angélique ,

Qu'Erneste a trop instruite au genre platonique.

Pour éloigner d'ici cet étrange rival

De Lucrocours j'attends le service amical ;

Sa présence en ces lieux me devient nécessaire.

Voyons... j'entends du bruit.

SCÈNE VII.

COURVAL, MONDOR.

MONDOR.

Voulant vous satisfaire ,
De monsieur Lucrocours j'ai devancé les pas.
Combien de son ardeur vous devez faire cas ,
Puisqu'Erneste ce soir, logé par la justice,
Ira parler d'abus chez les gens de police !

COURVAL.

Puisse cette leçon surtout le corriger,
Et pour y parvenir rien n'est à négliger !
Les momens nous sont chers.

MONDOR.

Voici votre ministre.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LUCROCOURS.

LUCROCOURS.

Erneste est à cette heure inscrit sur le registre.

COURVAL.

Il l'a trop mérité !

LUCROCOURS.

Certes, je le crois bien !
Je l'ai fait surveiller d'après notre entretien ;
On l'a pris à la poste, où , suivant mon indice ,
Une lettre, saisie au nom de la police ,
Prouve très clairement ce que je soupçonnais ,
Qu'Erneste correspond même avec les Anglais.
Amant passionné du chef qui nous gouverne ,
Je sens quand on l'offense une fureur interne ;
Et pour punir enfin ses cruels ennemis
Tout moyen , quel qu'il soit , me semble être permis.

COURVAL.

Nul doute.

LUCROCOURS.

Quant à nous volons à la fortune ,
Et gardons-nous surtout d'une ame trop commune !
Le bonheur nous poursuit ; je vois notre croupier.

SCÈNE IX.

LUCROCOURS, M. RICHEMONT, COURVAL,
MONDOR.

RICHEMONT à Courval.

Vous avez bien choisi ; quel habile courrier !
Le drôle est fort adroit pour créer des dépêches.

LUCROCOURS avec un rire malin.

Nous sommes sûrs d'avoir des nouvelles très fraîches.

RICHEMONT.

Rendons-nous à Bordeaux ; mon carrosse est tout prêt.
 Mondor, prends cet écrit , et dis à Cinsoret
 Que sous son nom il soit placé dans la gazette ,
 Et pour l'y décider porte-lui la cassette
 Où près d'ici j'ai mis certains petits présens
 Qui nous honoreront de ses soins complaisans.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

MONDOR seul.

(Avec l'écrit en main.)

Examinons un peu ce qu'il convient de faire :

(Il réfléchit.)

Si je signais... un faux!... diable, méchante affaire!
 Qu'importe, je me rends au bureau du journal,
 Et pour que cet écrit soit en tout point légal
 De Cinsoret au bas mettons la signature ;
 Des gens que je connais je saisis l'écriture :

(Il prend une écritoire dans sa poche, et signe le nom de
 Cinsoret au bas de l'écrit.)

Voilà qui va fort bien. Apporter du nouveau
 C'est faire au journaliste un superbe cadeau.
 Sur sa crédulité je compte par avance ;
 Nous avons là-dessus certaine expérience ;
 D'ailleurs je suis bien sûr qu'il sait se rétracter.
 Maintenant des cadeaux cherchons à profiter ;

Au succès de mon drame employons la casette,
Puisqu'on répand partout que sans cette recette
Notre ami Cinsoret change le bien en mal ,
Et chicane à l'envi dans son procès-verbal.
Au théâtre bientôt je sais qu'il va se rendre ;
Avec lui sur ce fait allons donc nous entendre :
La nouvelle au journal ira prendre son rang ;
Moi j'aurai mon éloge , et chacun est content.
Partons sans plus tarder. Maison vient ; c'est Labranche :
Pour s'amuser tout seul qu'il prenne carte blanche.

(Il cherche à s'éloigner.)

Dieu , comment échapper aux propos du brutal !

SCÈNE XI.

LABRANCHE , MONDOR.

LABRANCHE arrêtant Mondor qui cherche à s'évader.

Vous allez me traiter de franc original :
Pardon , l'homme d'esprit ; car j'ai certaine envie
De vous voir promptement renoncer à la vie ;
Et mon plus grand plaisir...

MONDOR avec vivacité.

Quel est-il ?

LABRANCHE.

C'est la mort.

MONDOR.

Malheureux , porte ailleurs ton misérable sort ;

Je n'ai pas pour ton bien le loisir de t'entendre.

LABRANCHE.

Mais d'être homme d'honneur tu l'as pour te défendre.

MONDOR.

Veux-tu me compromettre avec un plat valet,
Dont le plus grand savoir s'illustre à l'alphabet ?

LABRANCHE.

Laisse là ce phébus ; prends un autre langage,
Qui malgré ta figure annonce du courage.

MONDOR.

Voyez un peu le fat qui veut se divertir !
Dansquels momens, grand dieu ! vient-il pour m'étourdir !
As-tu donc calculé le rang qui nous sépare ?
De l'homme ainsi moulé la nature est avare.
Une brillante fée a pris soin de mon nom :
Des plus riches auteurs illustre compagnon,
La fortune comme eux va me rendre célèbre,
Et chasser loin de moi toute image funèbre.

LABRANCHE.

Sur son livre doré si jamais l'on t'inscrit
Tu devras cet honneur à ton mauvais esprit :
Ainsi ces animaux de bizarre structure,
Dont la masse difforme outrage la nature ,
D'un dégoûtant plaisir par le trafic honteux
Enrichissent leur maître en se montrant hideux.

MONDOR.

Allons , sur ta valeur laisse-moi dans le doute ;

Du courage en un mot ta bassesse dégoûte.
Tu n'as rien à m'offrir, à voir ton triste état,
Qui puisse égaliser nos droits dans un combat :
Ignorant, apprends donc à l'orgueil qui m'enflamme

(Montrant son front.)

Que je suis de mon chef auteur d'un mélodrame,
Qu'au théâtre ce soir, attendant un succès,
Il me faut des lauriers, et non pas des cypres.

LABRANCHE.

(Lui prenant le menton.)

Je ne respecte rien ; cette agréable mine
Doit périr de ma main , ou ne plus voir Clorine.

MONDOR avec fatuité.

Etant comme inhabile à l'amoureux travail ,
Tu ressembles beaucoup aux messieurs du sérail,
Qui , ne pouvant agir , empêchent de rien faire :
Serais-tu donc porteur de défenses de plaire ?
Cessons cet entretien ; je perds ici mon temps ;
Car je dois à Courval mes utiles instans.

LABRANCHE avec ironie, prenant Mondor par le bras.

Quel malheur d'arrêter cette union si belle !
Je suspends sûrement quelque intrigue nouvelle.

MONDOR.

Par goût je sers Courval, de plus comme un ami,

LABRANCHE.

Tous vos crimes ainsi sont en compte à demi.

MONDOR.

Sa probité par toi ne peut être ternie ,
Parce qu'il est, j'en suis sûr, de bonne compagnie.

LABRANCHE.

Oui, vraiment ! il ressemble en faits comme en discours
A ces gens de bon ton jouant de mauvais tours.
D'Erneste ici surtout le malheur vous rassemble ;
Je sais que contre lui vous conspirez ensemble :
Si sur vos trahisons il garde un œil serein
Moi-même je saurai défendre son terrain.

MONDOR.

(Se sauvant.)

C'est y songer bien tard ; l'affaire semble faite,
Et je vais à grands pas presser votre défaite.

LABRANCHE.

Suivons-le. Mais que vois-je ! Angélique en ces lieux
S'avance près de moi, la douleur dans les yeux !

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LABRANCHE.

ANGÉLIQUE avec l'accent de la douleur.

Allez, je vous en prie, apprendre à votre maître
Le péril où l'a mis l'humeur qu'il fait paraître ;
Je sais qu'on a donné l'ordre de l'arrêter ;
Un secret révélé vient de me l'attester.

Vous l'aimez, n'est-ce pas? Oui, la chose est bien sûre!
 O ciel, vous pâlissez! quel agréable augure!
 Son intérêt... le mien... à ce pressant danger
 Votre bon cœur vous dit qu'il n'est point étranger.
 Vous voyez si je peux vous dérober mes larmes :
 Le secourir sans doute est un soin plein de charmes ;
 Le temps va vous manquer ; il faut voir ses amis ,
 Surtout ces magistrats dont l'honneur est sans prix.
 Mais, hélas , plus d'espoir ! Que je suis malheureuse !
 La vertu pour ses droits toujours est paresseuse !
 Je tremble avec raison que ce monsieur Courval
 N'agisse contre nous en dangereux rival.
 A lui donner ma main je serais donc forcée !
 Faites que de ces maux je sois débarrassée !

LABRANCHE.

(A part.)

A cette douce voix qui pourrait résister !

(A Angélique.)

Pour vous plaire il n'est rien qu'on ne doive tenter.
 Erneste par malheur est maintenant en ville ;
 Mais à le prévenir je vais me rendre habile.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE seul

Mon cœur est si malade en ces tristes momens
 Qu'il n'attend que du ciel la fin de ses tourmens !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE I^{RE}.

M. RICHEMONT, ANGÉLIQUE, COURVAL.

RICHEMONT avec une dignité affectée.

Entendez par ma voix la volonté céleste
Qui vous force, ma fille, à rompre avec Erneste.

ANGÉLIQUE avec une douleur contrainte.

J'ai peine à concevoir un si prompt changement ;
N'aviez-vous pas permis son tendre attachement ?

RICHEMONT.

Comme ami de son père il eut ma confiance ;

(Avec colère.)

Mais aujourd'hui l'honneur détruit cette alliance :
Eh ! ne suffit-il pas de l'arrestation
Qui de honte a frappé sa réputation !

ANGÉLIQUE avec vivacité.

Cependant pour lui seul je conserve une estime
Qui depuis son malheur devient si légitime...
Erneste est innocent ; oui, vous êtes trompé ;
Par vengeance on l'aura faussement inculpé.

COURVAL.

Quel serait mon bonheur si , cessant toute plainte ,
Vous cédiez à mes feux sans vous y voir contrainte !

ANGÉLIQUE.

Dans l'état déplorable où l'on réduit mon cœur
Pourrais-je être sensible à votre belle ardeur !
Ah ! croyez-le , monsieur , j'en suis vraiment indigne :
Portez donc autre part cette faveur insigne ;
Et souffrez qu'à mes pleurs donnant un libre cours ,
J'aille loin du grand monde en abreuver mes jours.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS.

RICHEMONT.

Quel que soit ce refus vous seul aurez ma fille :
De sa mère elle tient cet esprit de famille.
Le croirez-vous , monsieur , j'en ai la preuve en moi ,
Ma femme a refusé de me donner sa foi
Lorsque même j'avais l'engagement du père :
D'une flamme secrète elle avait fait mystère.
Vous voyez cependant notre heureuse union.

COURVAL.

Il est tant de moyens de dissipation !

RICHEMONT.

Pendant qu'à Lucrocours je vais parler d'affaires
D'Angélique obtenez des amours volontaires ;
A défaut j'userai de mon autorité.

(Apercevant Lucrocours.)

Déjà je vois mon homme en pleine activité.
Près d'elle allez , monsieur , certain de ma promesse.

COURVAL à Lucrocours , en sortant.

Je suis de la maison ; voyez mon allégresse !

SCÈNE III.

M. RICHEMONT, LUCROCOURS.

LUCROCOURS.

Avouez que Courval nous a fort bien servis.

RICHEMONT.

Par les liens du sang nous allons être unis...

Mais que nous veut Mondor?

SCÈNE IV.

M. RICHEMONT, MONDOR, LUCROCOURS.

MONDOR tout essoufflé.

Laissez-moi prendre haleine.

La vérité, messieurs, ciel qu'elle est inhumaine!...

(Il s'essuie le front.)

Ah, grand dieu, qu'il fait chaud!... elle vient nous chercher,
Et veut comme ennemis partout nous afficher.

LUCROCOURS.

Eh! qu'importe cela?

MONDOR à Lucrocours.

Monsieur, Erneste est libre.

LUCROCOURS change de figure.

(Avec exclamation.)

Un criminel d'état!

MONDOR.

Tenez votre équilibre;

Il est d'autres malheurs : maintenant un courrier,
Qui se dit très sincère, en enflant le gosier
Instruit tous les oisifs du fond de sa dépêche;
De la paix il apprend la nouvelle très fraîche.

RICHEMONT.

(Avec vivacité.)

Oh , c'est un imposteur ! serions-nous ses jouets !
Il faut de ses propos prévenir les effets.

MONDOR.

Ce n'est pas tout , messieurs , on a sifflé mon drame.

RICHEMONT entendant du bruit.

(Avec humeur.)

Encore un importun !

SCÈNE V.

M. RICHEMONT, CINSORET, MONDOR,
LUCROCOURS.

CINSORET entrant en colère.

(A monsieur Richemont.)

Rien est-il plus infâme ,
Répondez-moi , monsieur , que votre procédé !

RICHEMONT en colère.

De me donner au diable êtes-vous décidé ?

CINSORET avec exclamation.

(A monsieur Richemont.)

Comment ! vous avez pu fausser ma signature ,
Et vous ne voulez pas encourir la censure !

RICHEMONT.

Quel étrange discours!

CINSORET.

Le fait est trop certain!

Je tiens l'écrit, monsieur, tracé de votre main,
Qu'au journal aujourd'hui l'on voulait faire inscrire
Comme donné par moi : l'on m'y fait même dire
Qu'un décret vient de mettre en état de blocus
Tous les Etats-Unis.

MONDOR.

Eh ! passons là dessus.

CINSORET.

Sur ce chapitre-là je ne saurais me taire.

RICHEMONT.

L'écrit était sans seing, monsieur, sans vous déplaire.

CINSORET.

Allons, vous abusez de ma trop bonne foi!

RICHEMONT.

Des dons vous auriez dû nous presser le renvoi,
Puisqu'il vous répugnait d'insérer la nouvelle.

CINSORET.

Sur cela je n'ai pas la mémoire fidelle.

RICHEMONT.

C'est singulier. Mondor, éclaircis ce débat.

MONDOR.

Le fait à parler vrai me semble délicat.

(A Cinsoret.)

Monsieur doit bien savoir que dans son domicile
Je me suis présenté d'une façon civile...
Qu'il était fort content...

RICHEMONT.

A quoi bon ce pathos ?

Réponds très simplement ; qu'as-tu fait des cadeaux ?

MONDOR.

Monsieur les a reçus sous la seule promesse
D'assurer par son art le succès de ma pièce :
Morbleu l'on m'a sifflé ! rendez donc les cadeaux.
Je préfère vos cris à des éloges faux.

CINSORET avec colère.

Vous êtes un vrai fat , mon ami. Quelle rage !
Je ne rends jamais rien , et c'est me faire outrage.
Savez-vous , dites-moi , le grec et le latin ?
Pour juger de mon art et le fort et le fin ?
L'ignorance chez vous se change en calomnie :
Moi pour me disculper j'écoute mon génie :
Les hommes , me dit-il , veulent être trompés ;
Les plus contens sont ceux qui sont le mieux dupés.
Plaide tout , bien ou mal ; ne vois-tu pas des juges
Qu'on abuse aisément avec des subterfuges ?
Adieu donc. Contre vous j'aurais mille raisons
Qui vous conduiraient tous aux petites-maisons.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. RICHEMONT, MONDOR, LUCROCOURS.

RICHEMONT.

(Haussant les épaules.) (A Mondor en le menaçant.)

Quel fou!... Monsieur Mondor!...

MONDOR.

Croyez-en ma parole;
La nuit s'approche; ainsi point de discours frivole.

LUCROCOURS.

(A Mondor.)

Suis-moi. Je crains pourtant, quel que soit mon métier,
De parer vainement aux traits de ce courrier.

SCÈNE VII.

M. RICHEMONT seul.

(Avec emportement.)

Tout est perdu, grand dieu! nous n'avons plus de guerre!
O paix intempestive à nos vœux si contraire!
Le ministre a trahi: si l'on m'eût consulté
J'aurais de cette paix prouvé la lâcheté.

Fiez-vous à présent à certains journalistes
Qui de discours en l'air ne sont que les copistes!

(Il regarde au fond du théâtre.)

Je ne me trompe pas ; Erneste est en ces lieux !
De cet être importun , ah ! comment fuir les yeux ?

(Il cherche à s'éloigner.)

Je ne puis m'échapper, et voilà mon supplice!

SCÈNE VIII.

M. RICHEMONT, ERNESTE.

ERNESTE allant au devant de M. Richemont.

De grace, arrêtez-vous ; que mon tourment finisse !

RICHEMONT, d'un ton bourru.

Dois-je de vos sermons faire ici tous les frais !

ERNESTE avec attendrissement.

Dans mon cœur alarmé daignez porter la paix.

RICHEMONT brusquement.

Vous vous adressez bien ; je respire la guerre !

ERNESTE.

Fiez-vous insensible à ma douleur amère ?

Près d'Angélique ai-je perdu l'espoir ?

Se.
D'èti

RICHEMONT.

Oui, monsieur; mon honneur vous défend de la voir.

ERNESTE.

Comment! lorsque j'aspire à trouver dans son âme
Les moyens d'oublier une action infâme,
Vous voulez me ravir, et sans nulle pitié,
Le gage qu'autrefois m'offrit votre amitié!

RICHEMONT.

(D'un ton gravement comique.)

Contre mon gré souvent j'ai vu votre conduite,
Et la honte où par vous ma fille était réduite:
Surprendre par amour l'innocence du cœur
C'est montrer en morale un dessein corrupteur!

ERNESTE.

A ce cruel reproche aurais-je dû m'attendre!
Quelle en est la raison? j'ai peine à la comprendre.

RICHEMONT.

Outre ces grands motifs faudra-t-il que l'affront,
Qui même déshonore à présent votre front,
Vienne imprimer sur moi sa tache ineffaçable!...
Cela ne sera point; je suis inexorable.

ERNESTE.

Oseriez-vous, monsieur, sans nul respect humain,
Justifier des lois le trafic très certain
Quand par l'indigne abus des droits de la police
Du vil appât du gain j'éprouve l'artifice!

RICHEMONT avec une indignation comique.

Mais vos relations... même avec des Anglais!...
Ont dû vous accuser du plus grand des forfaits!

ERNESTE.

Oui ; n'est-on pas allé pour me rendre coupable
Fouiller dans le tombeau , dont le fond redoutable
Montre encor ces arrêts d'effrayant souvenir ,
Qu'une éternelle horreur devait ensevelir !
Je me vois accusé... (sont-ce donc là des crimes ?)
De faire des emprunts pour d'illustres victimes :
Des lettres de crédit qui portaient un grand nom
Sont les titres d'honneur de ma détention.
Trop heureux , ai-je dit , si d'un sublime zèle ,
Ces écrits aux Français présentent le modèle !
Bientôt deux magistrats qu'avait frappés ma voix ,
Organes toujours purs des bienfaisantes loix ,
Et qui , du fond du cœur amans de la justice ,
Rappellent de nos Rois la main libératrice ,
Hâtant de l'équité le retour glorieux ,
D'un horrible séjour ont délivré mes yeux .

RICHEMONT froidement et avec ironie.

C'est fort bien déclamer... et pour votre louange
Je vois que le public à vos avis se range.

(Il prend sa montre.)

Quant à moi je retarde un objet important
Qui m'appelle autre part en cet utile instant.

ERNESTE.

Je succombe à ces traits : ô vanité des hommes !
Egoïstes et faux, voilà ce que nous sommes !

SCÈNE IX.

M. RICHEMONT, ERNESTE, LABRANCHE.

(Labranche arrive avec précipitation. Erneste est rêveur. M. Richemont, qui voulait sortir, s'est arrêté dans le fond du théâtre en voyant Labranche.)

LABRANCHE avec un transport de joie.

Ah, monsieur !...

ERNESTE.

Que veux-tu ?

LABRANCHE.

Vous serez satisfait.

ERNESTE.

Pour moi loin d'Angélique est-il un seul bienfait !

LABRANCHE.

Nos chagrins cesseront ; la nouvelle en est sûre ;
Oui , la paix est vraiment pour nous de bon augure !
L'allégresse est par tout : le courrier diligent
Chargé de cet avis d'un air fort obligeant
M'a remis cette lettre écrite à votre adresse.

RICHEMONT à part.

Ecoutons à l'écart ; ceci nous intéresse.

ERNESTE prenant la lettre, la lit à haute voix.

Dans le vif désir que j'avais de me montrer reconnaissant des précieux services que m'a rendus votre père à Baltimore dans le temps de mon exil, vos intérêts n'ont pas cessé d'être présents à ma mémoire : à force de soins M. Télusson de Londres, mon respectable ami et celui des Français, vient de se faire remettre des détenteurs de vos capitaux à Baltimore la somme de 500,000 francs, qui sont à votre disposition. Je me félicite d'être le premier à vous apprendre que la querelle qu'on avait suscitée aux Etats-Unis vient d'être terminée ; et, par un changement de politique bien extraordinaire, le traité de paix reconnaît leur neutralité absolue. J'ai su dans les bureaux du Ministre qu'un M. Courval, de votre connaissance, qui se trouvait désigné pour la place de receveur général de votre département, vient d'en être écarté. Si cet emploi pouvait vous convenir disposez de mon crédit auprès de personnes en très grande faveur, bien qu'elles professent les principes sacrés... Vous m'entendez sûrement.

RICHEMONT à part, avec vivacité.

Vite, reparaissons !

ERNESTE avec chaleur, après avoir lu.

Voilà donc un ami !

RICHEMONT s'avancant avec empressement près d'Erneste.

Certes croyez-le bien , et non pas à demi !

On a commis sur vous une horrible injustice.

Je suis de cœur , mon cher , tout à votre service :

Je reviens sur mes pas ; je me voulais du mal

De vous avoir privé de mon zèle amical.

LABRANCHE.

Si de cet intérêt votre ame est bien remplie

Soyez content ; chez nous la joie est rétablie.

Voyez-en la raison en lisant cet écrit :

(Il prend la lettre des mains d'Erneste.)

Donnez-le-moi , monsieur ; vous êtes interdit.

RICHEMONT refusant de lire.

Non vraiment ; car ton maître eut toujours mon estime.

LABRANCHE à part.

Avec quelle douceur maintenant il s'exprime !

RICHEMONT.

Dis-moi , qu'ai-je besoin pour faire ces aveux

Que le hasard ici seconde tous ses vœux ?

Il me plaît en un mot...

LABRANCHE à part.

Serait-ce qu'il est riche ?

RICHEMONT à Erneste

Renoncez à l'humeur qui par tout vous affiche.

(Voyant Erneste qui sourit.)

Allons , je le vois bien , la richesse soudain
Vous met en bon accord avec le genre humain.

ERNESTE d'un air converti.

Je commence à penser qu'il n'est aucun remède
Pour guérir tel travers qui sans cesse m'excède ;
Il faut le supporter, au moins par charité :
Je deviens ridicule avec la vérité.

RICHEMONT avec ravissement.

Dieu , quel prompt changement ! serait-il bien possible...
Fortune , à tes faveurs tout mortel est sensible !

ERNESTE.

Je ne connais qu'un bien qui puisse m'ébranler ,
Le seul qu'avec ardeur je voudrais contempler ,
Dont la grande vertu fait mon bonheur suprême...

RICHEMONT l'interrompant.

Parlez plus clairement ; tout mon or est à vous.

ERNESTE.

Eh ! gardez-le , monsieur ; je n'en suis point jaloux.

(Avec passion.)

Est-il de quelque prix près du bienfait unique
Qui m'unirait sans cesse aux charmes d'Angélique !
Voilà le digne objet dont la sincérité
Pourra me consoler de la perversité !

RICHEMONT.

Ne nous disputons point ; j'ai de la tolérance ;

Puisque c'est votre goût, sans aucune autre instance,
Je vous donne ma fille, et je garde mon or;
Ce soir vous toucherez ce singulier trésor:
Auprès d'elle, monsieur, soyez prompt à vous rendre.
Je vous avais promis que vous seriez mon gendre.

ERNESTE à part, en sortant.

Mon amour est si grand qu'il m'importe fort peu
De savoir si son cœur a dicté cet aveu.

SCÈNE X.

M. RICHEMONT, LABRANCHE.

RICHEMONT.

Ton maître est plein d'honneur; il convient à ma fille.

LABRANCHE.

Mais je doute qu'il plaise à toute la famille.

RICHEMONT.

Il est vrai que ma femme est ferme en ses desseins,

Et qu'il pourrait encore essayer ses dédains...

Non, Erneste est tout autre; oh! la chose est visible;

Je lui trouve à présent l'humeur très compatible.

LABRANCHE.

Votre femme pourtant fera difficulté:

Pour lui donner raison vous êtes entêté.

(114)

RICHEMONT.

C'est qu'à Courval aussi j'ai donné ma parole.

LABRANCHE.

Voulez-vous aujourd'hui qu'Angélique soit folle ?

RICHEMONT.

Elle ne l'aime pas : suis-je donc de ces gens
Qui sont assez cruels pour gêner leurs enfans ?
Jamais à leurs désirs je ne serai contraire.

SCÈNE XI.

M. RICHEMONT, CLORINE, LABRANCHE.

CLORINE à M. Richemont.

En ce moment, monsieur, entre votre notaire ;
Il demande après vous.

RICHEMONT.

Je m'y rends volontiers.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

CLORINE, LABRANCHE.

CLORINE à Labranche qui lui tourne le dos.

Monsieur prend déjà l'air des plus gros financiers ;
Il méprise les gens sans vouloir les entendre.

LABRANCHE

Cet accueil entre nous ne doit point vous surprendre.
Mais voici votre amant, le superbe Mondor.

SCÈNE XIII.

MONDOR, CLORINE, LABRANCHE

LABRANCHE prenant Mondor par le bras.

Avance, et ta valeur peut prendre un libre essor...
Oh ! c'est trop exiger à l'instant d'une chute.

MONDOR d'un air contrit.

Je dois être excusé quand l'on me persécute.

LABRANCHE.

Quel espoir de pardon voudrais-tu conserver ?
La pauvreté d'esprit peut seule te sauver :

(Montrant Clorine.)

Ainsi console-toi ; je te laisse avec elle.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

MONDOR, CLORINE.

MONDOR.

Lui seul m'a suscité cette injuste querelle:
Mon drame était fort bon; le principal acteur
Du monde au dénouement devenait l'empereur.

CLORINE.

Contre un lâche attentat il vous faut rendre plainte;
Des plus nobles plaisirs on a souillé l'enceinte.

MONDOR.

C'est un funeste abus que l'on doit endurer.

CLORINE.

Hélas! tous à l'envi semblaient vous déchirer:
J'ai vu, même entendu l'aide de la mémoire
Dormir avec fracas dans son observatoire;
Et quand un innocent réclamait son secours
Il soufflait en bâillant de criminels discours.
Vous soufflez, a-t-on dit, de terribles bêtises!
La pièce, a-t-il crié, renferme ces sottises.

MONDOR regardant le souffleur.

Impertinent souffleur, le plus grand des bourreaux!

CLORINE.

Votre pièce en ses mains est réduite en lambeaux.

(117)

MONDOR.

Vous me faites pleurer.

CLORINE.

Sur la rive infernale
Envoyons des siffleurs la troupe déloyale.

MONDOR.

Si le ciel à cette heure exauçait tous mes vœux
On ne reverrait plus les auteurs si chanceux.

CLORINE.

Le sort, je le vois bien, contre nos nœuds conspire :
Adieu ; dans ce moment la douleur me déchire

(Elle sort.)

MONDOR montrant Clorine au public.

Hommes durs et cruels , vous voilà satisfaits !
Voyez de vos rigueurs les effrayans effets !

SCÈNE XV.

COURVAL, MONDOR.

MONDOR marchant avec agitation, gesticulant.

(Sans voir Courval.)

O public inconstant jusqu'à l'ingratitude
Lorsque de tes plaisirs je fais ma grande étude !

COURVAL, au fond du théâtre, rêveur, se parlant à lui-même
sans faire attention à Mondor.

Pouvais-je soupçonner l'injustice du sort !
Avec mes protecteurs j'étais tombé d'accord :
Quand je me crois ici sûr de ma réussite
L'intrigue en mon absence à mes dépens s'agite...
Se voir ainsi joué par de lâches détours !

MONDOR abusé par les paroles de son maître.

Le nombre des trompeurs augmente tous les jours ;
Et tel qu'on croit duper est si peu serviable,
Qu'il semble être sorti de l'école du diable.

COURVAL avec agitation.

Inutiles regrets !

MONDOR.

O le brillant début !
De la publique voix devenir le rebut !

COURVAL avec indignation.

Je ne puis contenir l'effort de ma colère ;
Les traîtres ont trahi leur sacré ministère !
Ils reçoivent l'argent en amis assidus,
Et quand il faut agir ils sont tous morfondus !

MONDOR.

Avec quelle chaleur vous vous montrez sensible
Pour un affront, monsieur, qui vous est peu nuisible !

COURVAL.

Que dis-tu, malheureux ! maintenant plus d'espoir ;
La fortune à jamais rejette le savoir !

MONDOR.

Rassurez-vous , monsieur ; il est une autre intrigue
Que je veux mettre en scène...

COURVAL.

O ciel , quelle fatigue!...

(Avec vivacité.)

Hé bien , explique-toi

MONDOR.

Dans cette anxiété

Je m'adresse , monsieur , à la postérité ;
Elle vengera bien la honte de ma chute.
Avec mes ennemis dans cette grande lutte ,
Oui , je vois nos neveux en jugeant ce procès
Avec horreur surtout proscrire les sifflets!...
J'en suis encor troublé!...

COURVAL.

Quel étrange amalgame !

MONDOR.

C'est l'œuvre expiatoire aux mâmes de mon drame.

COURVAL impatienté , prenant Mondor par son habit ,
le pousse avec colère ,

Parle ; réponds , bourreau ! qu'as-tu fait du bon sens ?
Sais-tu que tes propos me sont plus que lassans !
Qu'a de commun , voyons , mon sort avec ta pièce ?

MONDOR étonné.

Pardon de mon erreur ; un excès de tristesse...

Mais au moins dites-moi d'où viennent vos transports.

COURVAL avec vivacité.

Erneste, mon rival, par de très prompts accords
Ce soir même devient le mari d'Angélique.

MONDOR.

Votre état est sans doute on ne peut plus critique.

COURVAL.

L'espoir d'être nommé receveur général,
Que j'avais acheté d'un air si libéral...
Vient de m'être ravi. Tout contre moi conspire ;
Une paix, que je puis à très bon droit maudire,
Dissipe en un instant le fruit de mes travaux,
Et me plonge à jamais dans un gouffre de maux ;
Rien ne peut me tirer d'une affreuse déroute.

MONDOR.

Eh ! tranquillisez-vous ; vous ferez banqueroute :
Une fois le pas fait on se sent soulagé ;
N'ayant pas réussi vous êtes dégagé.
Vous aviez calculé sur une longue guerre ;
Le compte était bien fait : qui dira le contraire ?
Oui, si vous m'en croyez, retournons à Paris,
Et fuyons de ces lieux qui nous ont compromis.

COURVAL.

L'on vient ; il faut partir.

(Ils sortent sans être vus.)

SCÈNE XVI.

M. RICHEMONT, Mad. RICHEMONT,
FLORIMÈNE, ANGÉLIQUE, ERNESTE,
LUCROCOURS.

LUCROCOURS avec un ton flatteur à Erneste qui refuse de
l'écouter.

Monsieur, soyez traitable :
Franchement je vous tiens pour un homme estimable ;
Le mensonge est trop près des discours d'un flatteur
Pour croire que je veuille en souiller ma candeur ;
Je vous ai mal connu , surtout votre mérite.

ERNESTE.

On est toujours savant après la réussite :
Une heure auparavant n'étais-je pas noirci ?

LUCROCOURS.

Que vous importe enfin si tout est éclairci ?
Dans ce siècle , monsieur , à notre grande excuse
Un pouvoir tyrannique a consacré la ruse ;
Nous sommes tous conduits par la cupidité :
Quel que soit mon respect pour la noble équité ,
Du grand amour du gain la funeste influence
En faveur de ce goût fait pencher la balance ;
Et mon ambition se porte à tel excès ,
Que souvent de la rage elle a les noirs accès.
Contre vous cette soif , dont m'a raison s'indigne ;
Malgré moi m'entraînait dans ma fureur maligne :

Vainement le bon droit prenait votre parti ;
Mon aveugle penchant ne s'est point démenti.

RICHEMONT regardant le public avec un air piteux.

Le pauvre homme a des torts ; mais il est excusable ;
Dans ses tristes travers il est votre semblable.

ERNESTE.

Pourquoi céder en lâche à ces vices affreux ?
N'avons-nous pas un cœur pour être courageux ?

FLORIMÈNE.

Vous-même en votre humeur pouvez-vous vous contraindre ,
Quoiqu'à présent, monsieur, vous n'ayez rien à craindre ?

ERNESTE avec vivacité.

Moi je vous dis...

Mad. RICHEMONT l'interrompant.

Allons, on s'est justifié.

Moi je prétends, monsieur, que tout soit oublié :
Car si je me décide à vous donner ma fille,
C'est qu'il faut vous résoudre à chérir sa famille ;
Et d'Angélique enfin, en devenant l'époux ,
Appaisez, je le veux, ce funeste courroux.

ERNESTE pressant la main d'Angélique.

Dans ma félicité je ne vois qu'Angélique ;
Je sens qu'en tolérance elle est mon maître unique :
Oui, mon ressentiment s'éteint par ses attraits ;
Hé bien ! vous le voulez, vous êtes satisfaits.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

